

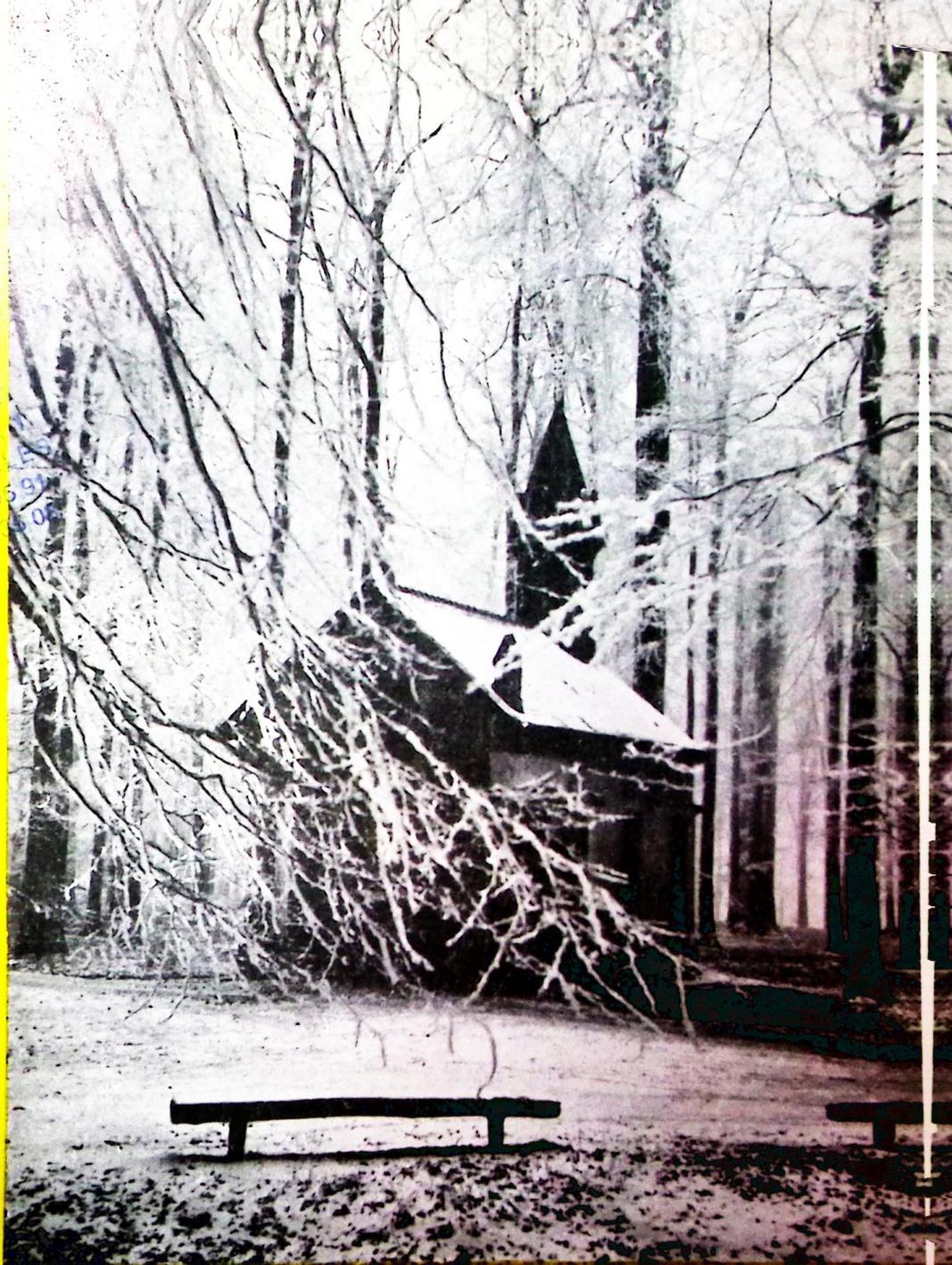
65/4

Janvier 1968

N° 1

m e n s u e l

Bibliothèque Municipale  
de la  
Commune Française de  
Place Abel Ter  
1400 — NIVEL  
TEL (067) 21 9  
Fax (067) 21



# Brabant

*Tourisme.*

# NOS CONFÉRENCES D'HIVER

4, rue SAINT-JEAN - BRUXELLES

21 janvier 1965  
à 20 heures

« LACS ET PAYSAGES ALPESTRES DE BAVIERE ET D'AUTRICHE », par René Briade, rédacteur en chef de la revue « Partir ».

8 février 1965  
de 12 h 30 à 13 h 30

« LA GROTTTE DE LASCAUX », par Fernand Liégeois, membre de la Société française d'archéologie.

8 mars 1965  
de 12 h 30 à 13 h 30

1) « OUD BEGIJNHOF » (Anderlecht).  
2) « DE STEM DER OUDE STENEN » (Ste.-Goedelekerk, door Arthur De Bock, ex-leraar aan de scholen van de stad Brussel.

17 mars 1965  
à 20 heures

« DE MOLEN IN NEDERLAND... ONZE VRIEND », door M. Van Hoogstraten, conferencier uit Nederland.

5 avril 1965  
de 12 h 30 à 13 h 30

« L'ŒUVRE DE VICTOR HORTA », par V. G. Martiny, architecte en chef, directeur du service technique des bâtiments de la province de Brabant.

12 avril 1965  
de 12 h 30 à 13 h 30

« HULLO, HERE U.S.A. », door Bernard Henry, secretaris-generaal van de Belgische Vereniging van Toeristische Schrijvers.

Buffet : 12 heures.

## Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN  
BRUXELLES I

TEL 18 42 50

PRIX DU NUMERO : 15 F

COTISATION : 100 F

ETRANGER : 120 F.

C.C.P. 3851 000

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

### SOMMAIRE

- Bruxelles se transforme, par Alex Volont ... p. 1
- Les métarmorphoses d'une antique chaussée, par J. Verspecht ... p. 7
- Promenade à Thorembais-Saint-Trond par Jean Cotte ... p. 13
- Bornival ou la rusticité préservée, par Joseph Delmelle ... p. 17
- Nivelles : Sa collégiale Ste-Gertrude et son sous-sol archéologique, par C. Derie du Brucquez ... p. 20
- Autour d'un aéroport, par Emile Poupon ... p. 23
- Bretagne, cœur de Granit sur Fond de Mer, par Yves Boyer ... p. 26
- Le Bourbonnais, par Y. B. ... p. 31
- Le Culte de sainte Wivine à Ohain, par H. P. Henri-Jaspar ... p. 34
- Le séjour du Comte de Montalembert à Rixensart, par C. Dehair p. 37

Revue affiliée à l'Association des Journaux Périodiques Belges et Etrangers. Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

### NOTRE COUVERTURE :

En forêt de Soignes, la chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Odeur, sous la neige. Certains prétendent qu'on va se délivrer de la fièvre en attachant sa jarrettière aux barreaux de la chapelle...

19-05-1993

# BRUXELLES

de la  
se transforme

Unité Française B.W.  
Place Albert 1er  
1400 - NIVELLES  
Tél. (067) 21 95 91  
Fax (067) 21 35 03

## L'ÉDIFICATION D'UNE NOUVELLE POSTE CENTRALE

Il y a des années qu'on le disait : la masse que constitue la Poste Centrale devra être démolie.

La décision a été prise ferme le 7 décembre dernier par le Conseil Communal de Bruxelles qui a voté à l'unanimité les plans d'expropriation et d'aménagement de tout le bloc de la Poste Centrale, c'est-à-dire de toutes les bâtisses comprises entre le boulevard Anspach, la rue du Fossé aux Loups, la place de la Monnaie et la rue de l'Évêque.

Les plans avaient été approuvés le 8 juillet et la Commission consultative pour l'aménagement de Bruxelles les avait approuvés le 30 novembre.

La procédure d'urgence a été décrétée pour l'expropriation de tout l'îlot.

D'autre part, le ministre des communications a adressé à la Ville de Bruxelles une lettre demandant que sur sept immeubles prévus, quatre soient expropriés d'urgence pour que le ministère puisse disposer du sous-sol afin de pouvoir construire, dès la fin de 1965, la future gare du métro sud-ouest, les travaux se faisant en commun avec la construction de l'infrastructure de la Grand-Poste. La ville s'est montrée favorable à cette demande ministérielle qui n'a pour but que de normaliser le planning et éviter des ennuis de circulation.

Le fronton du numéro 6, boulevard Anspach représente un Mercure sculpté par Charles Van der Stappen, accompagné de deux bambins personnifiant la Poste et le Télégraphe.





Ce bloc de maisons du boulevard Anspach doit disparaître.

L'édification de la nouvelle poste centrale qui sera érigée au même endroit dans un bâtiment en étoile, comprenant la station du semi-métro, des parkings, des magasins et des bureaux, entraînera donc l'élargissement urbanistique de tout le quartier, les plans d'aménagement s'étendant depuis le Théâtre de la Monnaie jusqu'au-delà de la place de Brouckère, y compris.

Ainsi donc disparaîtront, au cours des cinq prochaines années, toutes les maisons du boulevard Anspach comprises entre la rue de l'Évêque et la rue Fossé-aux-Loups.

A ce propos, le journal « La Dernière Heure » écrivait récemment : « On compte parmi elles, malheureusement, une façade digne d'être protégée : celle du numéro 6 du boulevard Anspach.

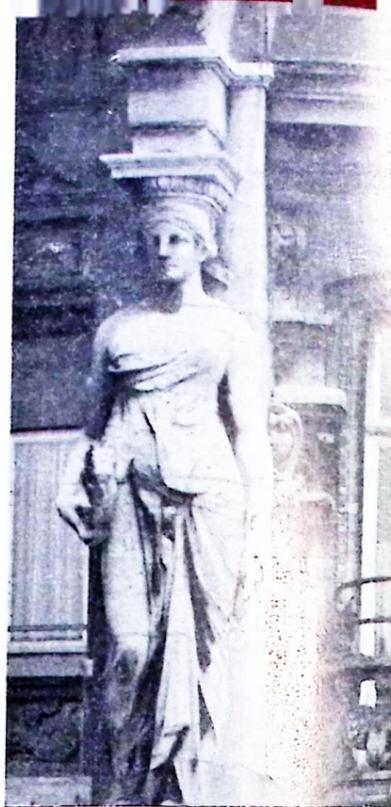
» Encore est-il impossible de l'intégrer dans un ensemble monolithique moderne. Tout au plus peut-on espérer en revoir des éléments aux limites

## IL Y A CENT ANS : LE VOÛTEMENT DE LA SENNE

**J**ULES Anspach ? Quel nom évocateur quand on songe à l'histoire des transformations de Bruxelles !

Ce nom populaire reste attaché aux immenses travaux qui renouvelèrent la face de la capitale, qui lui donnèrent une physionomie de grande et monumentale cité moderne. Ces travaux ont été accomplis sur son initiative, sous sa direction et sa surveillance.

« Il les a conçus, a présidé à leur exécution, les a menés à bonne fin, écrit Henry Hymans dans son remarquable « Bruxelles à travers les âges ».



Le « passage des Postes », aujourd'hui occupé par un cinéma, soustrait sous un fronton soutenu par des cariatides.

extrêmes de l'îlot sacré, par exemple. Mais il y a peu de chance pour qu'il en soit ainsi. Le XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas de chance : on n'a pas gardé l'hôpital Saint-Jean, la fontaine de Brouckère reste en souffrance près du pont Van Praet. Oubliés les monuments de l'avenue Louise ! Soufflé le génie d'Horta !

» Il nous reste tout de même, de ce siècle, la Bourse et le Palais de Justice; tous deux « infonctionnels », peu pratiques à chauffer, coûteux d'entretien, certes, mais qui, pourtant, gardent une présence extraordinaire et que l'on aime malgré leurs défauts.

Pourvu qu'on les garde, ces témoins d'une époque où les embarras de circulation causaient si peu d'infarctus ! ».

» L'assainissement des quartiers populaires par le voûtement de la Senne, la construction des boulevards centraux, ce fut son œuvre à lui pour une grande part. Œuvre immense, dont il suffira de retracer les grandes lignes pour en montrer la hardiesse et la grandeur. Elle se résume dans l'assainissement et le voûtement de la Senne. De ce travail initial procèdent tous les embellissements du centre, des boulevards, la Bourse, les Halles, la nouvelle gare du Midi. Il fut le signal d'une révolution dans la physionomie de la capitale ».

Dès l'avènement de l'administration Anspach, la question de la salubrité du quartier de la Senne



Jules Anspach (1829-1879). Bourgmestre de Bruxelles et membre de la Chambre de représentants. D'après une photographie de Ghémar frères.

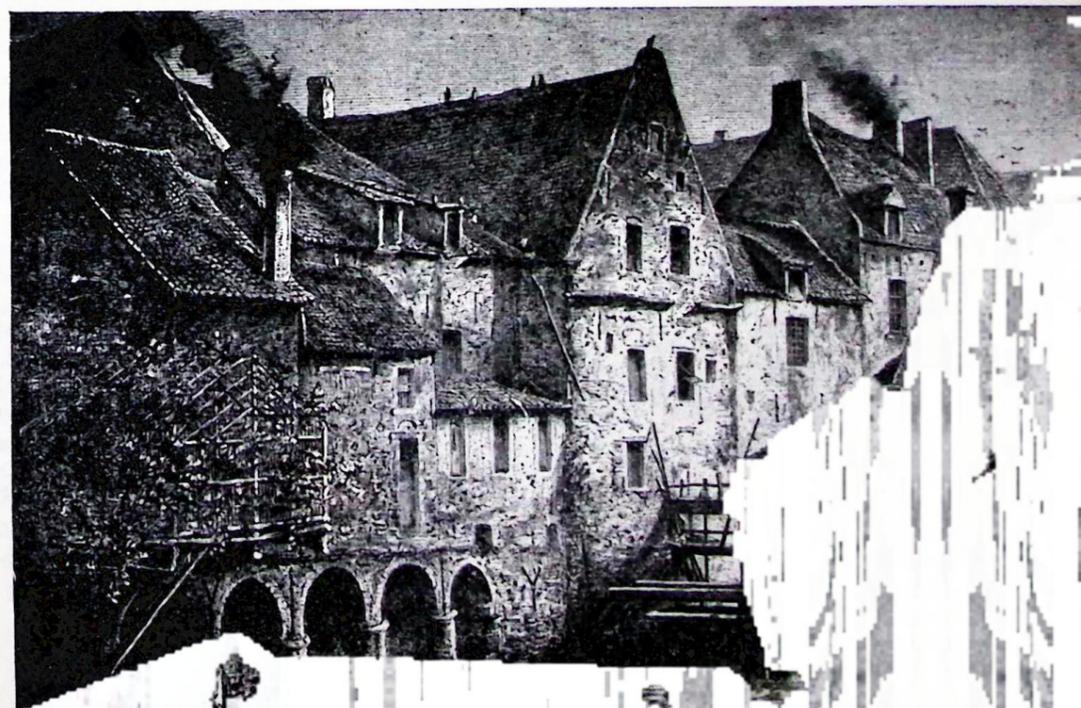
entra dans la phase des études préparatoires. Avant même d'être installé dans les fonctions de premier magistrat de la cité, dès le mois d'août 1863, Anspach avait chargé une Commission de l'étude du problème de l'assainissement et de l'embellissement de la capitale, en général, du voûtement de la Senne, en particulier.

L'intervention du gouvernement fut sollicitée.

Le 3 juin 1864, un arrêté ministériel créa une commission d'ingénieurs dont faisaient partie,

### LE RUISMOLEN, D'APRES PUTTAERT, AU XIX<sup>e</sup> SIECLE.

Ce moulin était situé sur la branche gauche de la petite Senne, dite Sale Senne, à environ 33 m en aval du pont situé rue Saint-Géry. Lors des mesures d'expropriation qui le frappèrent en 1866, au moment de l'assainissement du quartier, l'ensemble des installations comprenait une maison avec étages et greniers, cour et jardin ainsi qu'un moulin à roue, qui représentait ce qui avait constitué autrefois deux moulins : le Ruismolen proprement dit et l'Achterstemolen.



L'ancien Marché-au-Beurre (Marché dit : « Des Récollets ») était encastré dans les maisons qui couvraient l'emplacement de l'église des Récollets. C'est à cet endroit que l'architecte Suys a construit le Palais de la Bourse.

entre autres, M. Maus, qui la présidait, et M. Léon De Rote.

Cette commission reçut plusieurs projets d'entrepreneurs, d'architectes, de sociétés de travaux publics, rejeta la plupart et arrêta enfin au projet de l'architecte Léon Suys, qu'elle modifia, amenda, et à l'adoption duquel elle conclut. Le 31 mars 1865, la Commission avait déposé son rapport.

Le collège, à son tour, examina. Il se rallia aux conclusions du rapport des ingénieurs, et le bourgmestre en référa au Conseil communal dans la séance du 20 octobre.

Comme toujours en pareil cas, les résistances n'avaient pas manqué, ni les protestations véhémentes de la part de quelques conseillers com-

munaux, au premier rang desquels le « tribun » Bochart.

### Appui royal.

Par bonheur les édiles avaient reçu de puissants encouragements surtout de la part du Roi Léopold II et, en dépit de l'opposition persistante de Bochart et de quelques autres enragés, l'exécution des travaux fut décidée le 28. Après délibérations en section et en assemblée plénière, le Conseil Communal avait émis le vote de décrètement des travaux pour « l'assainissement de la Senne et pour préserver la ville des inondations ».

Le jeune roi, le jour de son inauguration (17 décembre 1865) répondant au discours de bienvenue du bourgmestre Anspach, s'était exprimé sans détours : « J'espère, avait-il dit, que bien avant l'entrée de mon successeur, la capitale recevra de nouveaux embellissements et notamment qu'elle ne souffrira plus des émanations d'une rivière malsaine ».

Déjà, en 1860, dans un discours prononcé devant le Sénat, le duc de Brabant (futur Léopold II), prince clairvoyant et réaliste attirait l'attention des autorités et du public sur la nécessité pour Bruxelles de s'inspirer de ce qui se faisait en d'autres cités d'Europe. « Partout autour de nous, disait-il, les capitales et les villes font des progrès étonnants. Notre riche et artistique pays ne peut se laisser distancer par ses voisins ».

*Le Bantmolen, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, d'après Puttaert.*

*Le Bantmolen ou Banal se trouvait sur la « branche droite de la Senne, au Borgval, à environ 50 m en avant du pont de la rue Middelée. Il fut démoli en 1866-1867.*



L'ASSAINISSEMENT DE LA SENNE — Une visite dans l'égout collecteur.

Dessin de L. Titz.

Le prince, qui méritera plus tard le titre de « Roi-bâtitteur » n'avait pas manqué d'applaudir au discours prononcé en avril 1858, par Napoléon III, à l'Hôtel de Ville de Paris, en consacrant l'achèvement de la première partie des travaux de modernisation de sa capitale : « Paris est le cœur de la France, avait-il dit. Mettons tous nos efforts à embellir cette grande cité. Ouvrons de nouvelles rues, assainissons les quartiers populeux qui manquent d'air et de jour et que la lumière bienfaisante pénètre partout dans nos murs... ».

Nul n'était plus convaincu de ce besoin vital que le bourgmestre Jules Anspach qui s'intéressait de façon particulière aux entreprises du préfet de la Seine Haussmann bouleversant les vieux quartiers de Paris par la substitution d'un réseau de larges avenues rectilignes au labyrinthe des ruelles « tracées par les ânes » au cours des siècles passés.

A Bruxelles, il ne s'agissait pas de détruire des ruelles « tracées par les ânes ». L'objectif était plus important.

La Senne, venant du boulevard d'Anderlecht, formait près de l'église de Bon-Secours un îlot qui traversait la rue de la Petite-Ile. Elle ouvrait les deux bras dont elle enserrait l'île Saint-Géry, puis les refermait et se constituait à l'entrée de la rue Middelée; de là elle courait le long du Marché au Poissons, passait sous le pont des Poissonniers qui unissait la rue de l'Évêque à la place de la Grue, et d'où partait la rue de Laeken,

s'élançait ensuite vers le boulevard d'Anvers presque en ligne droite, après avoir décrit une courbe qui la menait à la rue de la Fiancée et passé sous deux ponts jetés aux extrémités de la rue des Hirondelles et de la rue du Chant d'Oiseaux. La rue de la Fiancée avait pour prolongement la rue Saint-Pierre qui allait se rattacher au boulevard.

Il fallait la faire disparaître cette Senne « avec ses ruelles qui dégringolent, entre deux haies penchées de mures moisies et branlantes, vers les berges sombres; l'égout en plein ciel roulant ses eaux fangeuses, chargées de poisons, les arches affaissées des ponts, mordus de la double morsure de l'âge et des flots rongeurs, qui, lentement et sûrement chaque jour approfondissent les blessures béantes aux flancs des maisons inclinées; les verdures anémiées, penchées sur le courant et dont la frêle et mouvante dentelle frissonne au balzer hideux de l'onde épaisse; l'atmosphère grasse et lourde des quartiers étroits où les murailles se pressent, où les toits se confondent, où le soleil ne descend point, où l'ombre s'alourdit de senteurs innommables, haleine empestée que souffle la rivière ».

Si cette description des bords de la Senne par Louis Hymans était la seule, d'aucuns pourraient la taxer de morceau de littérature. Il n'en est rien. La plume féconde et sévère de Camille Lemonnier a, elle aussi, dépeint la Senne sous des dehors aussi lamentables :

« La rivière, écrit-il, serpentait à travers cette agglomération de petites maisons tassées... Ses bras s'étendaient partout, plongeaient au cœur de cette existence besogneuse, avec des amas de grosses écumes jaunâtres aux barrages, des remous de vapeurs bouillantes le long des usines, des traînements lents de flaques huileuses sur tout son parcours. Elle avait fini par être le dépôt, non seulement des industries groupées sur ses bords, mais de toutes les maisons riveraines, ses pestilences saturaient l'atmosphère d'une odeur particulière, où se confondaient des relents de caoutchouc, de cambouis, de charognes et de vieille suie mouillée ».

Il est réellement dommage que les vers attribués par certains auteurs à la femme poète Antoinette Deshoulières, auteur de poésies pastorales :

*Dans ces prés fleuris  
Qu'arrose la Senne...*

aient été déformés et qu'au lieu de la Senne la poétesse chantait la Seine de son Ile-de-France natal.

Point n'eut été besoin peut-être de se trouver dans l'obligation impérative de voûter une rivière aux bords fleuris où paissaient des brebis...

### Le choléra sévissait.

La crise industrielle qui sévissait à l'époque était favorable à l'entreprise de grands travaux. Mais cela n'aurait sans doute pas suffi pour faire pro-

céder à l'assainissement des quartiers de la Senne si une épidémie de choléra particulièrement meurtrière n'avait éclaté en 1866.

Le fléau sévit cruellement pendant près de cinq mois. Il avait débuté brusquement, le 26 mai, par un cas isolé dans un misérable chambre de la place du Vieux-Marché qui donnait sur la Senne.

Deux nouveaux cas se déclarèrent dans les ruelles, qui débouchaient vers la rivière étroite et empoisonnée.

Jusqu'au 15 juillet, la moyenne des cas s'éleva à quatorze. L'épidémie atteignit alors son apogée. Le nombre des cas monta rapidement à cinquante. Le 28 juillet, il y en eut soixante-dix-huit.

En septembre, une amélioration sensible se produisit. En octobre, le danger était conjuré.

On avait enregistré pendant ces cinq mois 4.364 cas dont 3.250 avaient été suivis de mort, dans la seule ville de Bruxelles. Dans l'ensemble du pays on comptait 43.000 victimes dont 10.000 environ dans la province de Brabant.

### Il fallait en finir !

Décidément, c'en était trop ! Considérée, non sans raison, comme la cause principale du mal, la rivière-égout devait être sacrifiée.

Assez d'inondations lors des averses orageuses de l'été transformant la ville basse en bourbier; assez d'épidémies de typhus, de dysenteries et de choléra asiatique. Il fallait en finir !

Deux ans cependant, après le vote du Conseil communal s'écoulèrent encore avant que l'on mit la main à l'œuvre. Il fallut, en effet, d'une part, créer les ressources nécessaires pour s'engager

*La médaille dont nous reproduisons l'un des côtés porte au revers la ville de Bruxelles debout sur les arches de la Senne, tenant d'une main une branche de laurier, s'appuyant de l'autre sur un écusson où figurent les noms des membres du conseil communal. Le Palais de la Bourse est dans le fond; en exergue on lit ces mots : 30 NOVEMBRE 1871. INAUGURATION DES ARCHES DE LA SENNE.*

*Fac-similé d'une médaille frappée par Charles Wiener.*



dans une aussi vaste entreprise et, d'autre part, prendre les mesures exécutoires, stipuler les contrats, déterminer les expropriations, parachever les plans.

Le 3 février 1867, la Société concessionnaire entra en action. Elle rencontra de sérieuses difficultés d'ordre technique dues à la « mauvaise nature du sol » (constitué de « sables bouillants ») et à la présence de nappes d'eau. Mais on eut finalement raison de tous les obstacles.

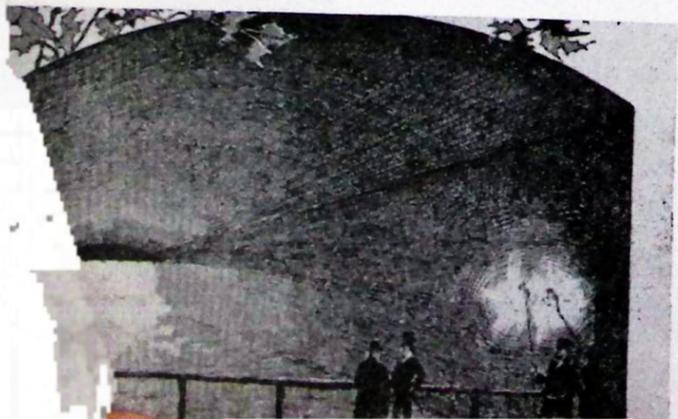
Le 30 novembre 1871, le voûtement terminé — Jules Anspach, devant le Conseil communal assemblé, ouvrit, à l'intersection des boulevards du Midi et du Hainaut, à l'aide d'une clef d'argent, la vanne par laquelle les flots noirs contenus s'élançèrent dans leur lit de pierre et de ciment pour rejaillir à deux kilomètres de là, hors l'enceinte de la ville, au milieu des prairies de Laeken.

« Soudain le fleuve disparaît aux yeux, écrit Hymans. La main de l'ingénieur le scelle en un caveau obscur. Elle emprisonne en des murailles solides les odeurs meurtrières. Sur la voûte sonore, qu'emplit le choc des eaux, s'alignent des rues immenses, où la lumière s'épand librement; des hôtels élégants ou grandioses, percés de multiples fenêtres, hérissés de balcons, qui appellent et absorbent les rayons, se dressent au long des voies nouvelles; le commerce de luxe y installe ses vitrines, son éclat, son mouvement ».

La dangereuse et pitoyable rivière était remplacée par une voie qui, selon les prévisions du bourgmestre Anspach, devait devenir la plus importante de la capitale. « Bruxelles était dorénavant à l'abri des inondations, transformée et embellie, assainie déjà dans une grande mesure... ».

Les travaux avaient duré près de quatre ans. Les voûtements s'étendaient sur une longueur de 2.200 mètres. Ils avaient absorbé 60.000 briques par mètre courant. Et la fabrication du mortier dont on avait eu besoin pour sceller cette formidable maçonnerie avait dévoré 8.000.000 de kilogrammes de trass et 45.000 mètres cubes de chaux.

*La Senne rentrant sous une des deux voûtes centrales.*  
Dessin de L. Titz.



Un millier de misérables mais pittoresques bicoques pourries d'humidité furent rasées. Avec elles disparaissaient quelques-unes de ces impasses (du Borgval, du Plattestein, de la Flèche, de la Tête de Cochon, etc.) où le typhus, le carreau, la dysenterie et le choléra trouvaient un terrain d'élection.

En même temps aussi étaient sacrifiés les moulins à eaux, tanneries, teintureries, brasseries et autres établissements industriels sis au bord de la rivière.

A la place des noires ruelles enchevêtrées de culs-de-sacs et coupées par les méandres capricieux d'une petite rivière pestilente, de vastes artères parallèles se développent.

Afin de hâter et d'embellir la construction des maisons sur le boulevard du centre et de s'assurer qu'elles fussent dignes d'une grande cité commerçante, le bourgmestre Anspach fit organiser un concours d'architecture et distribua des primes aux auteurs des meilleures façades artistiques et des demeures privées d'aspect monumental.

Des sculpteurs éminents, tels que Charles Van der Stappen, Paul de Vigne, Dillens, Rodin, contribuèrent à l'ornementation des maisons, dont la plupart datent de 1874.

Ce boulevard central, ainsi enrichi par l'œuvre des artistes, prit différents noms selon les endroits : boulevard du Nord, puis boulevard Adolph Max, boulevard Central, puis boulevard Anspach, boulevard du Hainaut, puis Maurice Lemonnier.

De nombreuses traces de ce concours bienfaisant se retrouvent encore aujourd'hui sur toute sa longueur.

La vieille ville se dépouille peu à peu de son accoutrement antique. La ville nouvelle gagne du terrain sans cesse, s'arrondit, s'avance, se transforme.

Au moment même, à peu près, où les maçons cimentaient la première brique du lit de maçonnerie destiné à recevoir la Senne, en haut, sur le plateau qui domine toute la vallée et que couvraient les jardins de l'hôtel de Merode, acquis par l'Etat, on entrouvrait le sol pour y déposer les fondements du nouveau Palais de Justice, dû au génial architecte Joseph Poelaert.

La Bourse achevée est livrée au commerce dès le 27 décembre 1873. Le 10 janvier 1874, un banquet y fut offert à Jules Anspach comme témoignage de reconnaissance de la population bruxelloise.

Le monument-fontaine Anspach, qui a été érigé Place de Brouckère sur l'emplacement du Temple des Augustins, n'est certes pas, pour les services que le bourgmestre a rendus, une récompense démesurée.

Alex Volont.

Auteurs consultés : Louis Hymans, Léon Van Neck, Louis Verniers, Mina Martens et Louis Quiévreux.

## Les métamorphoses d'une antique chaussée

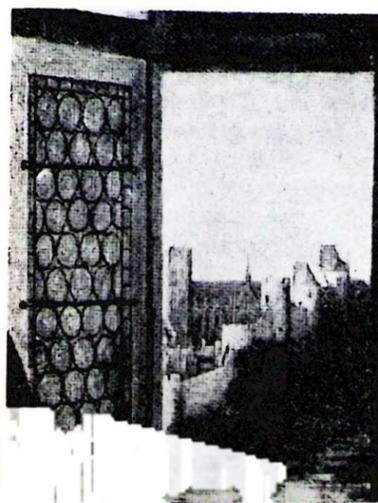
LA construction de l'immeuble-tour, que d'aucuns ont déjà baptisé « Tour Madou », à l'entrée de la chaussée de Louvain, à Saint-Josse-ten-Noode, a attiré l'attention du public sur l'antique artère qui conduit à Louvain.

Cette vénérable chaussée est une des routes axiales du Royaume et a son origine à la Grand-Place.

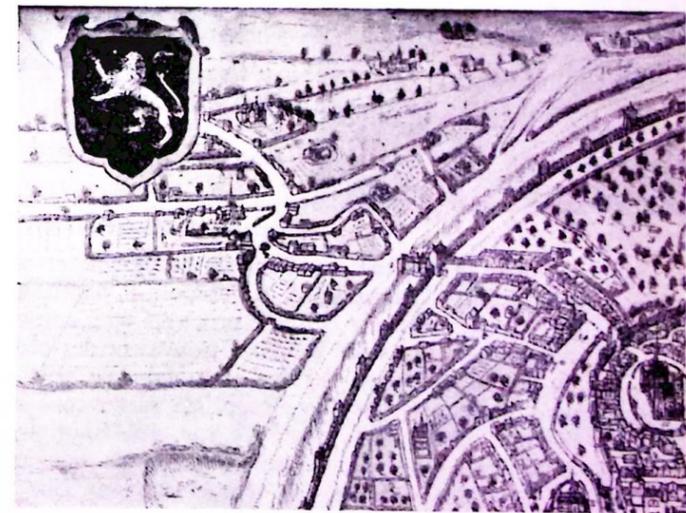
Cette route de Louvain emprunte donc la rue de la Colline, la rue de la Montagne, le Parvis Sainte-Gulule, le Treurenberg, la rue de Louvain, la Place Madou et ainsi de suite.

A l'époque de la première enceinte entourant la ville de Bruxelles, il existait immédiatement derrière la cathédrale St-Michel, une porte appelée « Treurenboch » dont la tour appelée du « Pléban », située dans le jardin du presbytère, est un des rares vestiges de cette muraille. Cette tour a été visible tout récemment encore durant plusieurs mois, à la suite de la démolition d'un immeuble situé rue Treurenberg et il est regrettable que les autorités communales n'aient pas envisagé à ce moment, la création d'une servitude dégagant cette tour vénérable de la première enceinte, à l'instar de ce qui a été réalisé pour la tour dite d'« Agneessens », boulevard de l'Empereur et celle sise rue de Villers. Actuellement, cette tour du Pléban n'est plus visible que du jardin du doyen de St-Michel ou bien des étages supérieurs des immeubles de la place de Louvain.

Pour l'édification de nos lecteurs, nous avons reproduit ci-après un extrait du tableau de Bernard van Orley intitulé « La Vierge et l'Enfant ». La fenêtre entrouverte dans le coin droit de ce tableau donne vue sur la première enceinte, telle qu'elle existait encore au début du XVIe siècle avec ses fossés remplis d'eau et ses diverses tours. L'on peut supposer que la dernière de ces tours visibles sur ce tableau est celle du Pléban dont il reste à l'heure présente tout le corps à l'exception de la toiture conique.



La fenêtre entrouverte, donne vue sur la première enceinte de Bruxelles...



Remarquons sur cet extrait le tracé de l'antique rue de Louvain entre la première et la seconde enceinte de la ville, c'est-à-dire entre la porte de Treurenberg ou Treurenboch et la porte de Louvain proprement dite (1).

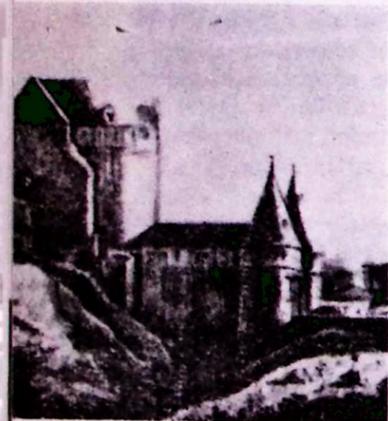
(1) A noter que les anciens Bruxellois de la fin du siècle dernier utilisaient toujours l'appellation de « Porte de Louvain » pour mentionner l'endroit appelé de nos jours : place Madou.

taine d'années et c'est ainsi que la porte de Louvain vit le jour.

La voici ci-après représentée par P. Vitzthumb en 1783.

Cette porte fut malheureusement démolie en 1784 lorsqu'il fut décidé de démanteler l'enceinte qui étouffait la ville, en même temps que d'autres dont certaines avaient un cachet architectural réel. La seule qui fut maintenue est la porte de Hal, malencontreusement restaurée.

A la sortie de la porte de Louvain, la route dévale le versant gauche de la vallée du Maelbeek, ruisseau pittoresque qui, prenant sa source dans le bois de la Cambre, arrose Ixelles, Etterbeek, Saint-Josse-ten-Noode et Schaerbeek, pour rejoindre la Senne. Son cours était jalonné de nombreux étangs, sortes de réservoirs naturels qui absorbaient l'excédent d'eau en cas de pluies diluviennes ou d'orages. Il ne reste à l'heure actuelle que les étangs d'Ixelles, celui du parc Léopold et la cuvette du square Marie-Louise qui a fait place au grand étang de St-Josse-ten-Noode au bord duquel se trouvaient à



La porte de Louvain représentée par P. Vitzthumb en 1783.



l'époque le château des Ducs de Bourgogne et celui du cardinal Granvelle. A ce propos, il paraît utile de signaler que cette dernière propriété était entourée d'un grand parc dans lequel se trouvaient des cèdres du Liban, dont un dernier exemplaire se voit encore dans un jardin d'une propriété de l'avenue Palmerson, jardin qui jouxte la rue des Eburons et d'où il est possible d'admirer encore de nos jours ce vénérable ancêtre. (Il est à supposer que cet arbre doit être unique dans l'agglomération bruxelloise sinon dans le pays.)

Ce grand étang fut également le théâtre d'un triste événement qui eut lieu en 1881 et qui provoqua la mort de plusieurs patineurs qui s'étaient aventurés sur la glace à des endroits où des sources rendaient la couche plus fragile. Ce fait a été rappelé par Mme Y. du Jacquier, l'érudite archiviste communale et conservateur de l'hôtel Charlier, dans son ouvrage

intitulé : « Saint-Josse-ten-Noode au temps des équipages ».

Au cours des temps, de multiples constructions furent érigées le long de cette route importante et comme les terrains à bâtir n'étaient pas d'un prix très onéreux, bon nombre de ces maisons disposaient d'un très grand jardin.

Des anciens Ten-Noodois se souviennent encore de la Brasserie de l'« Etoile » dont le « baes » offrit en 1830 des tournées de fero (bière bruxelloise actuellement quasi disparue) aux Liégeois venus de leur ville natale pour renforcer les effectifs des combattants (1). du café de « La Girafe » avec ses tonnelles, rendez-vous des amoureux, du café de la « Cour de Tilmont » avec son vaste jardin bien arboré et dont on voit encore des restes rue Scailquin, et de l'Allée des Canards, à l'emplacement de la rue du Vallon actuelle, allée qui n'était qu'une ruelle sans issue bordée d'un côté de modestes constructions à allure de béguinage.

Au cours du siècle dernier, la chaussée de Louvain entre la porte de Louvain et la place Saint-Josse se transforma lentement. Les immeubles à un étage qui la bordaient furent remplacés au fur et à mesure des nécessités, par des habitations plus spacieuses et plus hautes.

Les places Surlet de Chokier et Madou furent tracées. Parmi les immeubles de cette dernière place se trouvait la maison occupée naguère par le peintre Madou.

M. Albert Guislain (le « Soir » du 30 septembre 1936) déplora la démolition de cette habitation où l'artiste peignit quelques-unes de ses belles toiles et dont la salle à manger avait été ornée de panneaux ayant pour sujet des fables de La Fontaine.

Selon M. Guislain, le peintre Madou avait installé son atelier dans une vaste pièce sous les combles. Elle prenait jour par une verrière et s'ouvrait sur la rue (2).

« Le peintre en avait fait son mirador. C'était son clocher, son minaret, sa dunette. Il allait s'y poster souvent. Il avait plaisir à observer de là, au petit jour, les maraîchers qui partis de Malines ou de Louvain, amenaient leurs charrettes de légumes, de fruits au marché matinal. Il lui arrivait aussi de jeter un coup d'œil sur les cortèges funèbres qui, lumières allumées et à pas lents, s'acheminaient vers le cimetière d'Evere, pour venir ensuite, fanfares en tête sur des rythmes guillerets et pour se disperser dans les cafés d'alentour. Ce qu'il aimait par dessus tout, c'était le dimanche, d'épier les croquants éméchés qui remontaient ou descendaient les « rapides » de la chaussée de Louvain. Il ne se lassait pas de crayonner leurs gestes imprévus et leurs efforts pour se maintenir en équilibre. Nul d'ailleurs n'a réussi comme Madou

(1) La Révolution de 1830 par Van Neck.  
(2) Caprice romantique ou le Keepsake de Madou, par A. Guislain.



Au bas de la côte, la chaussée de Louvain aboutit à la Chapelle érigée en l'honneur de Saint-Josse. L'endroit appelé actuellement place Saint-Josse revêtait un tout autre aspect que celui connu de nos jours.

à silhouetter des personnages en état d'ébriété et « titubant » (1).

En 1883, une concession fut accordée en vue de l'établissement d'un tram à vapeur devant relier la place Madou au nouveau cimetière de Bruxelles, à Evere.

Eu égard aux avatars de cette malencontreuse ligne et les dangers qu'elle comportait par suite de l'insuf-

(1) Plusieurs des œuvres du peintre Madou ont fait l'objet d'une belle exposition organisée avec beaucoup d'à-propos par Mme Y. du Jacquier (voir le bulletin n° 11 du Brabant du mois de novembre 1964).

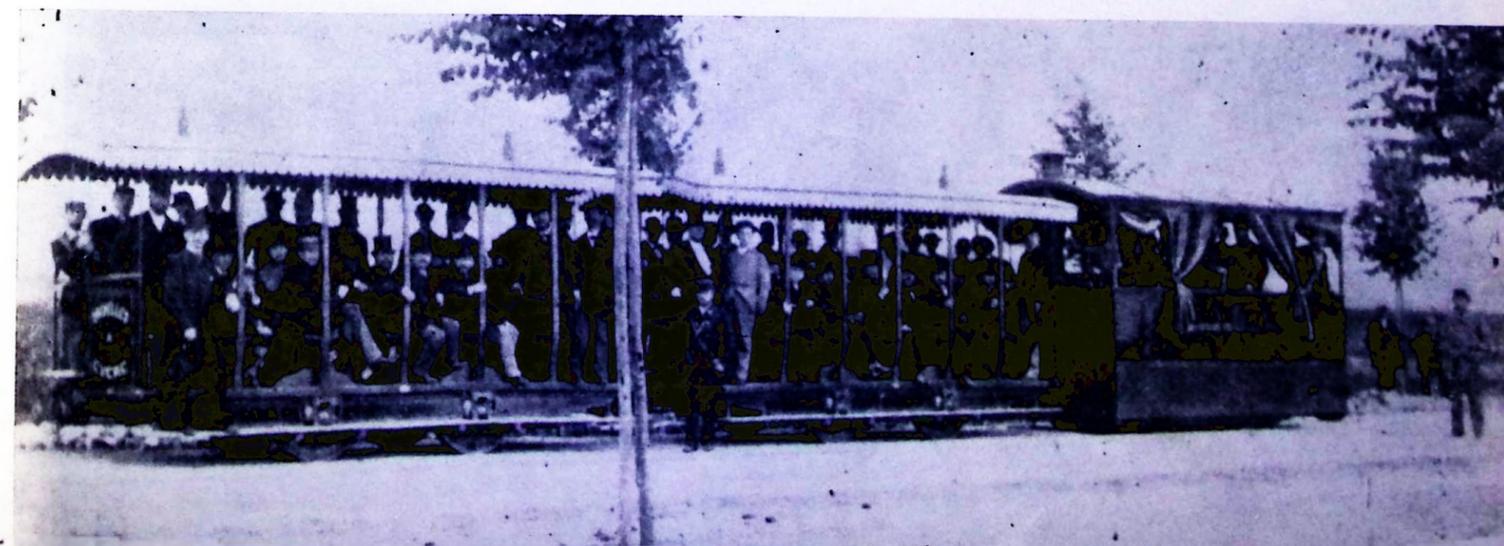
fisance des locomotives, la ligne fut supprimée entre la place Madou et la place Saint-Josse (2).

En 1889, la Société nationale des chemins de fer vicinaux reprit la concession de la ligne place Madou-Evere au moment où elle établit la ligne Bruxelles-Sterrebeek, avec dérivation vers le cimetière de Bruxelles, à Evere.

La photo ci-après, peu connue, de l'inauguration de ce nouveau tronçon a été prise dans l'avenue du Cimetière même. A noter, les draperies qui « or-

(2) Voir Saint-Josse-ten-Noode au temps des équipages par Mme Y. du Jacquier.

1889 : Inauguration de la ligne Bruxelles-Sterrebeek.



nent » la locomotive, ainsi que le grand nombre de notabilités coiffées d'un haut de forme qui occupent les banquettes des voitures remorquées.

Quant à la ligne abandonnée par les vicinaux et qui gravissait la chaussée de Louvain depuis la place Saint-Josse à la place Madou, elle fut remplacée en 1890 par un omnibus à traction chevaline et exploitée par la Société générale des tramways appelés par les Bruxellois « trams chocolats » eu égard à la couleur brun-chocolat des voitures mises en circulation.

Il s'agissait en l'occurrence d'omnibus à cinq roues et dérailable.

Avant de quitter la place Madou, il paraît utile de s'attarder quelque peu sur la vue ci-après qui représente cette place aux environs de l'année 1900.

L'on voudra bien y remarquer l'auvent de forme hexagonale qui servait de refuge aux voyageurs attendant le tram électrique allant du Nord au Midi par les boulevards de petite ceinture appelés jadis : boulevards extérieurs.

Les voitures de ces trams étaient de dimensions plutôt modestes et il me souvient qu'elles étaient peintes en bleu et blanc.

A signaler également, le dispositif volumineux qui écrasait le toit de la maison intitulée « Brasserie Saint-Michel ». Il s'agissait somme toute de pilônes supportant les fils des raccordements téléphoniques dont toute l'installation était aérienne.

Le long du trottoir de cette même brasserie, l'on aperçoit un véhicule d'un modèle actuellement inusité et qui était constitué par deux poutres parallèles, juchées sur deux paires de roues et sur lesquelles venaient s'incruster les tonneaux de bière et les



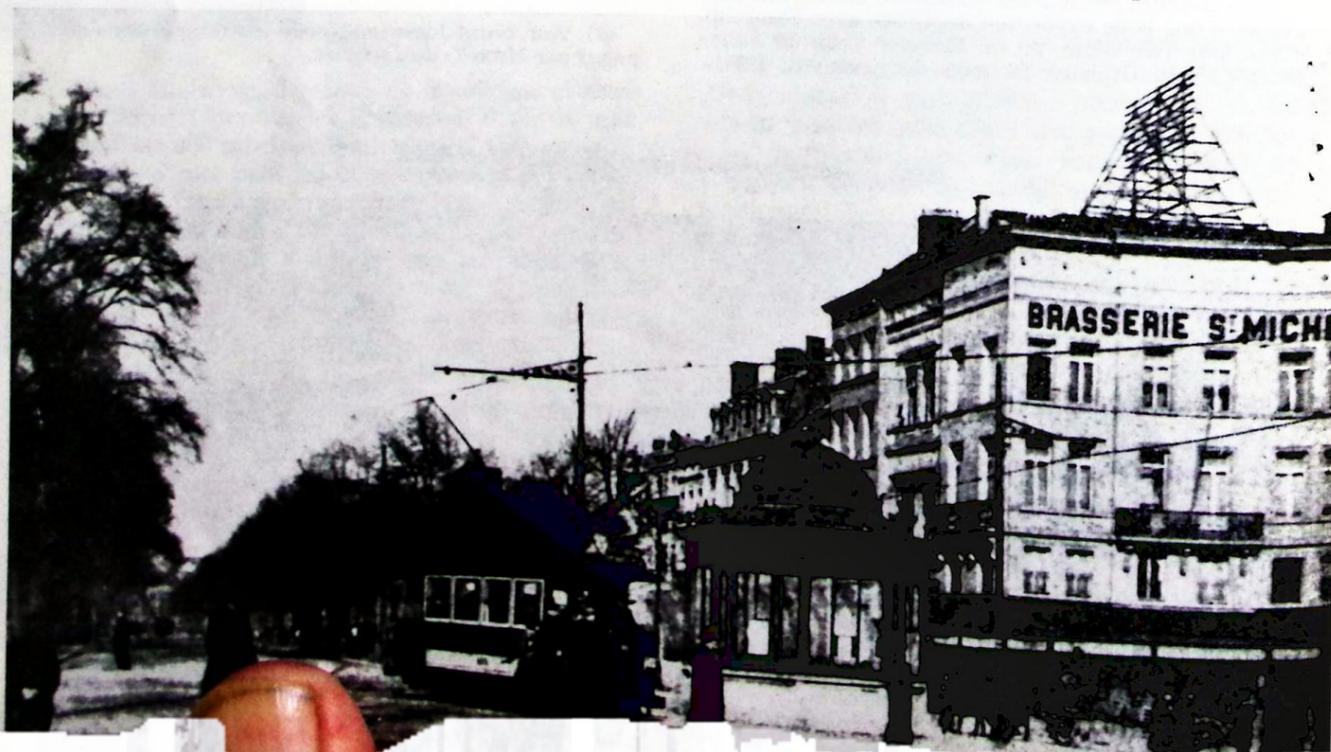
La place Madou, aujourd'hui avec sa célèbre tour...

bouteilles de liqueurs, etc... Ce genre de véhicule paraît avoir disparu de nos jours.

A l'emplacement de cette brasserie ainsi que des immeubles contigus, l'on vient d'ériger la tour Madou ainsi que le montre la photographie ci-contre.

A l'extrême gauche, l'on aperçoit l'hôtel situé au coin de l'avenue des Arts et de la rue Scailquin et à l'extrême droite les maisons du côté gauche de la chaussée de Louvain.

... aux environs de 1900, avec sa brasserie St-Michel, presque aussi célèbre à l'époque...



La place Saint-Josse telle que nous la connaissons de nos jours ne fut créée qu'en 1870.

L'antique chapelle fut démolie en 1863 et ce fut l'architecte Van Ysendyck qui fut chargé du plan de la façade qui prévoyait un gâble surmonté d'une tour. La nature du terrain ne permit l'exécution complète du projet et c'est ainsi que cette église fut nantie d'une tour inachevée.

Nos amis lecteurs consulteront avec attention la photo prise en 1890 pour le moins inédite et qui représente les funérailles officielles du chanoine de Haerne un des derniers constituants qui habitait rue de la Commune. Il existait dans le temps une plaque commémorative sur la façade de la maison qui occupait le défunt.

A remarquer également l'inachèvement de la tour. Les maisons sises à gauche de l'église datent vraisemblablement de la même époque.

Et petit à petit, la place Saint-Josse, excroissance de l'antique chaussée prit son aspect tel que nous l'avons connu en 1900.

A remarquer les tramways hippomobiles qui stationnent au centre de la place.

L'accroissement de la circulation routière obligea à un moment donné les autorités communales à élargir la chaussée avant son arrivée à la place.

Ces travaux furent menés à bonne fin au cours de ces dernières années et des immeubles à appartements multiples vinrent remplacer les antiques maisons devenues vétustes.

Et l'antique chaussée de Louvain poursuit sa route en remontant la côte de la rive droite du Maelbeek.

Cette partie de route fut naturellement élargie au cours des temps avant d'atteindre la place Dailly où se trouvait naguère le tir national, à l'emplacement de la caserne actuelle.

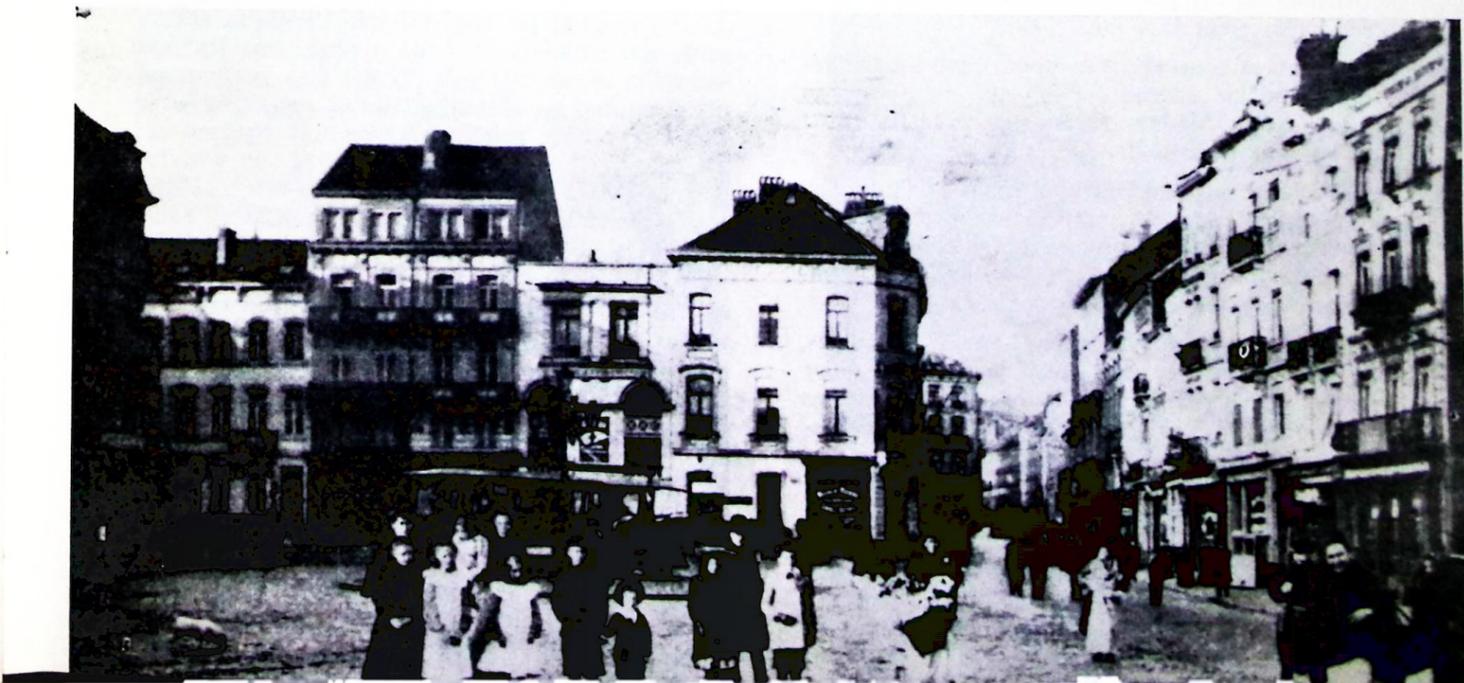
A l'époque où fut établie la ligne de chemin de fer reliant la gare du Nord à celle du quartier Léopold, cette voie ferrée traversait la chaussée au moyen d'un pont situé à la hauteur de l'avenue des Arquebusiers et de la rue J.W. Wilson. La mise en tranchée de cette partie de ligne ferrée au boulevard Clovis, amena la disparition de cet ouvrage d'art qui abritait des marchandes de crevettes, poissons salés, escargots, etc...

Et pour terminer cette rétrospection il a paru utile de reproduire l'estampe du peintre Madou com-



1890 : Les funérailles officielles du Chanoine de Haerne.

L'aspect de la place Saint-Josse en 1900.





Une estampe du peintre Madou.

posée dans le milieu du XIXe siècle. L'artiste semble s'être placé entre la rue du Noyer et la place Dailly.

Cette œuvre charmante dont les quelques exemplaires sont devenus rarissimes constitue une vue exacte de la chaussée de Louvain à son entrée en ville.

L'on y voit la vieille route dévaler vers la vallée du Maelbeek que l'on devine dans les frondaisons, qui cachent le petit village de Saint-Josse.

A l'horizon, surplombant les maisons construites sur l'emplacement de la seconde enceinte démolie, la cathédrale Saint-Michel profile ses deux tours jumelées.

Il s'agit incontestablement en l'occurrence d'un beau paysage agreste dans lequel on reconnaît le dandy se reposant sur un tertre, des fatigues de ses pérégrinations ainsi qu'une paysanne revenant du marché matinal et portant sur la tête, suivant les usages de l'époque, le vaste panier dans lequel elle avait rangé le produit de ses récoltes.

L'on comprend aisément que Madou, en artiste consommé ait été attiré par la douceur et la paix qui se dégageaient de ce site.

Comparons cette vue à la photographie toute récente du même endroit sur laquelle on devine au centre, la tour Madou et l'on sera tenté de dire : « Urbanisme qu'as-tu fait de ce beau site !!! ».

Au-delà de la place Dailly, la chaussée s'infléchissait fortement pour atteindre la vallée du ruisseau Josaphat, à l'endroit dénommé « Kattepoel » quasi en face de l'aboutissement de l'avenue de Cortenberg appelée actuellement avenue Plasky.

Elle était arborée de beaux ormes imposants, droits comme un i et avait de ce chef l'aspect d'une « drève » magnifique. Un des derniers spécimens de ces arbres, qui se trouvait au coin de la chaussée et du Boulevard de la Grande Ceinture a été abattu en 1911.

A gauche, à mi-chemin entre le Kattepoel et l'avenue du cimetière de Bruxelles, à Evere, se trou-



La place Saint-Josse actuellement.

vait l'ancienne entrée du Cimetière de Saint-Josse-ten-Noode qui fut désaffectée lors de la création de l'avenue Fortin.

Quelques rares maisons jalonnaient l'antique route parmi lesquelles l'auberge intitulée les « deux Maisons » où les voituriers venaient se reposer et se désaltérer et où les citadins allaient déguster, les dimanches et jours de fête, les bonnes bières bruxelloises d'antan et les plantureuses tartines au fromage blanc avec petits radis et tranches de raifort.

Et puis, la chaussée, devenue artère de grande vicinalité, poursuivait sa route à travers les champs, sur le vaste plateau d'où l'on découvrait sans peine les clochers de Dieghem, Vilvorde, Saventhem, Woluwe-Saint-Etienne et la tour de Saint-Rombaut à Malines.

Depuis lors, elle subit de nombreuses transformations, la plupart peu heureuses. Il a fallu sacrifier sa beauté agreste aux appétits insatiables de la circulation routière.

J. VERSPECHT.

« Urbanisme, qu'as-tu fait de ce beau site !!! », peint par Madou.



## Promenade à THOREMBAIS-SAIN-T-TROND

VILLAGE comptant aujourd'hui quelque 870 habitants, Thorembais-Saint-Trond est situé à 53 kilomètres de la capitale et commande le carrefour des routes reliant Wavre à Perwez (son voisin et son chef-lieu de canton) et Tirlemont à Charleroi via Jodoigne et Gembloux. Peu étendu au nord de cette dernière voie, son territoire (qui s'étend sur 1372 hectares dont 1158 sont réservés à l'agriculture) est au contraire très vaste au sud de celle-ci. La province de Namur commence à peu de distance et la célèbre lenteur de la ville de Saint-Aubain paraît avoir déteint quelque peu sur la population locale, placide mais courageuse et méthodique.

L'histoire, ici, a commencé de très bonne heure. Le nom même du village y trahit son ancienneté. « Thorembais, écrivait Maurice Moreau, est, en vérité, un nom d'une étymologie germanique incontestable. C'est le Thoren Bach, le ruisseau de Thor, dieu de la guerre ».

Il existe des signes plus concrets de l'antiquité du lieu. La région a gardé quelques-uns des innombrables tumuli qui boursouflaient, jadis, la solitude champêtre. On y trouve encore un mégalithe, ou grosse pierre, dont l'existence atteste une précoce occupation du site par les hommes. Par ailleurs, les fossés d'un camp romain ont été repérés au Bois de Buis, qui s'étend en grande partie sur le territoire communal, et des vestiges divers — morceaux de tuiles, débris de vases, etc. — ont été découverts, au siècle dernier, par un paysan qui labourait son champ. On en a déduit, non sans pertinence, que les Belges, lors de la colonisation romaine, avaient établi, en cet endroit, une exploitation agricole. Cette opinion est corroborée par le fait que nous nous trouvons, ici, au cœur d'une région où la terre est d'une fertilité légendaire. Cette région, c'est la Hesbaye. Elle est un peu, à notre pays, ce que la Beauce est à la France.

L'histoire, ici, a donc commencé de très bonne heure mais ce n'est qu'à partir du XIIe siècle qu'elle a abandonné le langage énigmatique dont elle s'était servi précédemment. La terre de Thorembais-Saint-Trond, qui s'appelait alors Torrebaïs-le-Sain-Tron, appartenait,

à cette époque, au Sire d'Orbais qui, en 1172, la céda à l'abbaye hennuyère de Bonne-Espérance, sous Vellereille-les-Brayeux, qui y installa un prieuré ou une cure.

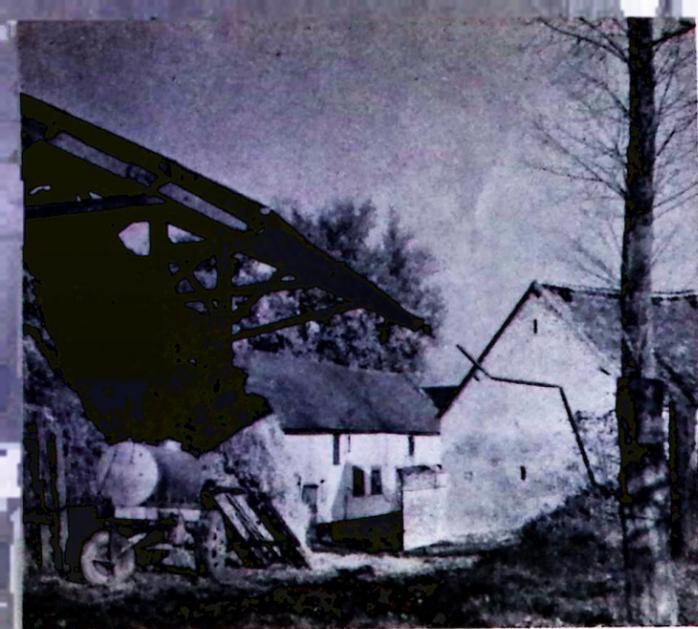
Les moines de Bonne-Espérance défrichèrent le sol, en partie boisé, en partie marécageux, et se soucièrent, par ailleurs, de fournir, aux habitants, l'instruction religieuse et le rudiment des sciences. En 1247, le 11 mai, on vit le pasteur Godefroid souscrire un engagement relatif à l'école de la paroisse.

Thorembais-Saint-Trond demeura-t-elle longtemps sous la protection vigilante mais lointaine de Bonne-Espérance. Nous l'ignorons mais un acte de 1285 évoque un différend survenu entre le seigneur du lieu, ou un notable, et l'abbaye de Villers.

Laissons aux spécialistes de l'histoire locale le soin d'explorer minutieusement, de chartes en grimoires, le passé du village qui, situé au point d'intersection de deux routes importantes, devait fatalement subir les épreuves de la guerre. Namurois, Hennuyers et Flamands foulèrent le sol de Thorembais-Saint-Trond, marquant leur passage de dévastations et d'incendies. Vinrent ensuite les troupes étrangères,



La Ferme Deleuze...



Un autre aspect de cette même ferme.  
(Photo : de Sutter.)

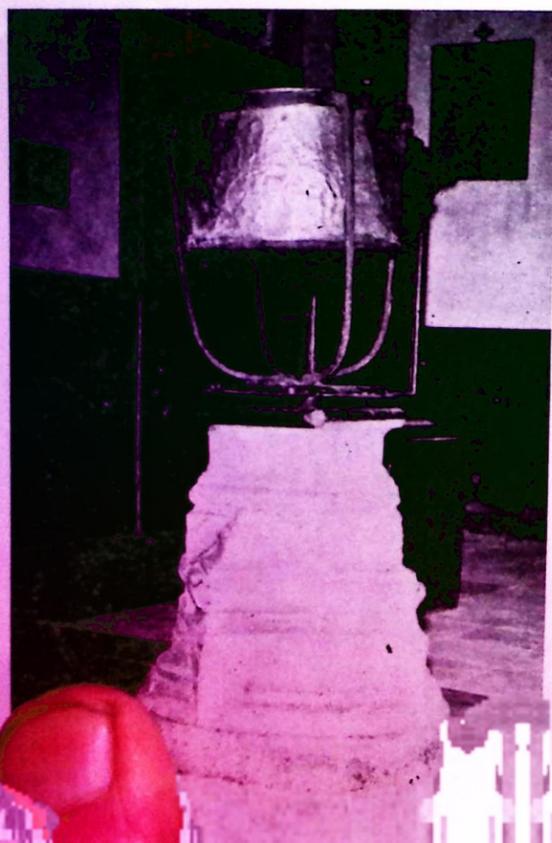
devait être attaquée le 12 mai par deux divisions de blindés allemands et obligée de se replier.

Chassons le souvenir d'une histoire ayant trop souvent retenti du fracas des armes pour nous intéresser au présent, un présent qui, sans être à l'abri des mutations que le progrès impose un peu partout, a gardé quelque chose du passé. Le travail des champs continue à occuper de nombreux bras et les fermes dispersent, tout autour du noyau villageois, leurs longs bâtiments profondément ancrés à la lourde terre féconde qui, lorsqu'il a plu, colle avec persistance aux semelles. Des chemins de terre, zébrés de rails en creux, sans cesse approfondis par les roues des tombereaux, des chariots et des tracteurs, mènent vers elles, vers les fermes d'Odvrenge, Limelette, la Sarte, le Baty et du Pont des Dames. On atteint plusieurs d'entre elles, dont la ferme d'Odvrenge, par le Ponceau, une artère qui, quasiment parallèle à la route de Tirlemont, est en quelque sorte l'épine dorsale de l'agglomération. Une agglomération sans grand pittoresque dans l'ensemble mais intéressante par certains détails : ici un fronton de porte datant du XVIII<sup>e</sup> siècle et, un peu partout, de vieilles pompes à bras...

celles — notamment — qui participèrent en 1706 à la bataille de Ramillies et, en 1693 et 1798, aux deux batailles de Neerwinden. En 1815, se dirigeant vers Wavre, les soldats de Bülow y bivouaquèrent. En 1914, le village fut témoin d'une intense activité militaire, l'une des positions de concentration de l'armée belge étant la Gèthe. « De Perwez à Thorembais et de Thorembais à... », lisons-nous dans *Calme sur le Front belge*, un livre d'Ege Tilmns. *Chaque jour se passe en corvées fastidieuses et le soir — le soir évidemment — on marche... »*. Puis il y eut 1940. La première armée française avait pris position dans la région. Elle

L'étrange bénitier...

(Photo : M. Delmelle.)



de l'église de Thorembais-Saint-Trond.

(Photo : de Sutter.)



Un monument funéraire à l'entrée du cimetière.

(Photo : de Sutter.)

Il y a de vieilles et grosses fermes centrées sur une vaste cour intérieure, des fermettes, de petites maisons blanches et d'autres... recouvertes d'un affreux badigeon. Il y a, comme partout, une église. Une église qui mérite qu'on y fasse halte.

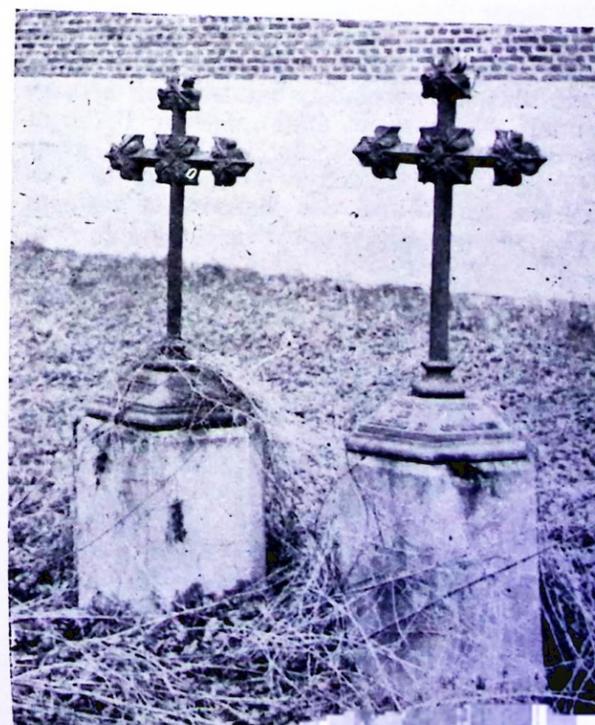
La construction de cette église a été entreprise en 1785 et terminée en 1787. L'adjudication des travaux avait eu lieu dix années auparavant mais, des contestations s'étant élevées, les parties intéressées mirent longtemps avant d'arriver à un accord.

L'église actuelle a succédé à un sanctuaire édifié, sans doute, à l'initiative de l'abbaye de Bonne-Espérance. Au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sanctuaire était devenu branlant de vétusté et aurait nécessité une restauration générale. Mais on tarda tant et si bien que, en 1757, la tour s'écroula dans un fracas épouvantable et un grand nuage de poussière, ensevelissant, sous ses décombres, les tombes du cimetière.

Edifiée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'église actuelle, qui se dresse en bordure et en surplomb de la route de Wavre à Perwez, n'offre, du point de vue architectural, qu'un intérêt très relatif. Comme beaucoup de « maisons de Dieu » rurales, elle affecte la forme d'une immense grange haussant, au-dessus de l'entrée, une solide tour quadrangulaire coiffée d'un classique clocher d'ardoises. Cette tour, fait à

Deux vieilles croix dans le cimetière désaffecté.

(Photo : M. Delmelle.)



noter, contient l'ancienne cloche décimale fondue en 1721.

L'intérieur du sanctuaire est assez pauvre et, à première vue, il n'y a rien de très particulier à signaler hormis le bénitier. Celui-ci, qui se voit à l'entrée de la nef, est fait d'un socle de pierre bleue sculptée supportant, au moyen de tiges de fer réunies au sommet par un cercle, la cuve ou, mieux, le « chaudron » de cuivre destiné à contenir l'eau bénite. Au mur, une plaque de marbre énumère les noms de ceux qui sont morts pour la patrie tandis que, dans un réduit, un Christ aux outrages, dont l'intérêt est plus folklorique qu'artistique, semble méditer sur la solitude dans laquelle il est laissé.

Le cimetière où s'éparpillèrent les débris de la tour tombée en 1757 est maintenant désaffecté mais quelques vieilles tombes émergent encore de la verdure recouvrant la terre molle. On voit, près de l'entrée, adossé à la façade, un tombeau dont la pierre sculptée du couvercle a un langage très réaliste : on y voit un squelette allongé. Plus loin, dans l'enclos proprement dit, deux stèles jumelles attirent l'attention. Elles dressent l'une et l'autre, sur un cylindre de pierre, une croix en fer forgé. Les inscriptions figurant à la base des croix demeurent très lisibles.

Un autre centre digne de quelque attention est, située au bord de la route qui s'éloigne vers Jodoigne et Tirlemont, la chapelle dédiée à Notre-Dame de Bonne-Espérance. De forme octogonale, elle est chapeautée d'un toit pyramidal, recouvert d'ardoises, qui lui-même est surmonté d'un haut clocheton. Cette chapelle, qui nécessiterait certains travaux de remise en état,



La Chapelle de Bonne-Espérance.  
(Photo : de Sutter.)

l'université de Louvain où il devait mourir en 1579 après avoir vécu pendant plusieurs années à Anvers...

Thorembais-St-Trond, rappelons-le, a eu beaucoup à souffrir des guerres qui, dans le passé, ont ravagé la terre brabançonne. Lors de la guerre de la Succession d'Espagne, les Français, les Espagnols et les Bavares anéantirent une partie du paisible village qui devait être à nouveau victime des hostilités en 1914 et en 1940. Les Allemands, en mai 1940, exercèrent des ravages au centre du village, sur la route de Perwez. Ces faits, ainsi que l'indifférence des hommes du passé, expliquent qu'il n'y a que fort peu de choses remarquables, sur le plan

architectural en particulier, à Thorembais-Saint-Trond. Mais, si les monuments de quelque prestige sont absents, il y a, élément permanent de beauté, la campagne sans fin renouvelée par le jeu des saisons. Il y a aussi les rives du ruisseau de Thorembais, le Bois de Buis, la verdure, les anémones et les jonquilles. Il y a cette riche et pittoresque nature qui n'en finit jamais d'organiser des fêtes pour les yeux.

Jean CETTE.

« LES MOULINS DU BRABANT »

Ce petit volume, fort de 328 pages, richement illustré, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à notre patrimoine culturel et historique.

Il peut être acquis au Bureau d'Accueil de la Fédération Touristique, 2, rue Saint-Jean, à Bruxelles, au prix de 50 francs (membres : 40 francs). C.C.P. 3857.76.

a été construite en 1820 grâce aux épargnes de l'abbé Potvin, curé d'Orbais, et se dresse quasiment en face de l'ancienne demeure Doumont d'Hougaerde dont l'édification fut achevée en 1825 par Charles Hanquet.

Charles Hanquet ! Chacun, à Thorembais-Saint-Trond, connaît ce nom-là qui fut aussi celui de deux poètes dialectaux très appréciés et qui est également celui de l'actuel secrétaire communal, le très érudit Armand Hanquet.

Les deux Hanquet ayant sacrifié à la muse patoisante étaient frères. Ils étaient les fils, croyons-nous, du Charles précité. Le premier, né en 1871 à Thorembais-Saint-Trond, se prénomma Alphonse, et était médecin. Il devait mourir prématurément, en 1900, après avoir publié, sous le pseudonyme de *Zante di Tit-chènèdas*, des poèmes, des chansons et des contes. Le second, appelé Charles comme le continuateur de la maison Doumont, avait vu le jour en 1880. Auteur de quelques malicieuses chansons et de savoureuses comédies, il a rédigé, par ailleurs, des *Notes folkloriques destinées à l'Histoire de Perwez-le-Marché* qui sont restées inédites.

Alphonse (appelé aussi Adolphe) et Charles Hanquet ne sont pas les seules illustrations « littéraires » de Thorembais-Saint-Trond qui s'enorgueillit, en outre, d'avoir vu naître le célèbre théologien Pierre du Mont de Buret. Celui-ci devint, en 1542, recteur magnifique de

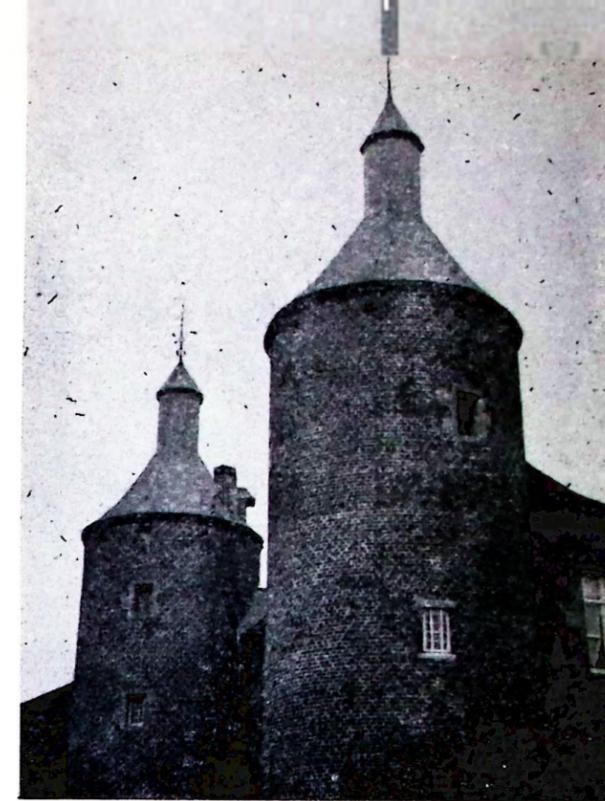
# BORNIVAL

## ou la rusticité préservée

Il y a, occupant l'extrême lisière de la province, un petit village dont les vallonnements, les champs, les bois et les eaux s'étendent sur 457 hectares. Moins de trois cents personnes vivent là, dispersées dans les fermes, les petites maisons et, aussi, les quelques rustiques villas qui, du Croiseau — un hameau situé en bordure de la route de Nivelles à Braine-le-Comte — à la rive de la Samme et à la berge du Canal de Bruxelles à Charleroi, fleurissent le sol. Rien ne trouble le calme campagnard. Paisibles, les vaches broutent une herbe drue et nul train ne les oblige à lever le mufler. Les chemins étroits, de pierre ou de terre, s'en vont en sinuant, épousant les caprices du terrain. Où est la ville, ses pétarades, ses fumées, ses cohues et sa fièvre ? Où est la civilisation, cette fausse civilisation qui asservit l'homme en le mécanisant et en le distrayant de lui-même ? Là-bas, décapitée de son haut clocher, la tour collégiale de Nivelles dresse sa masse sur l'écran du ciel brabançon. De l'autre côté, la tour-observatoire dominant le plan incliné de Ronquières (et s'élevant, en réalité, sur le territoire de Bois-d'Horruës, un hameau d'Ecaussines-Lalaing) profile son obélisque de béton sur le ciel du Hainaut.

Quelque peu situé hors du monde, Bornival est un village que l'on effleure quelquefois, lorsqu'on emprunte la route (en assez pitoyable état) de Nivelles à Braine-le-Comte, mais où l'on ne s'arrête que rarement. Pourtant...

Pourtant ! Il y a là des découvertes à faire, des sites reposants, des paysages d'une beauté parfaite quoique sans prétention. Henri Latour, dans une narration descriptive publiée aux pages du recueil de *Souvenirs académiques du Collège Notre-Dame de la Paix à Namur — 1842-43*, évoquait : « Dans la sombre vallée, le manoir de Bornival, avec ses quatre tourelles et son quinconce de peupliers » ainsi que les « mille sentiers en berceaux, aux buissons odorants » qui parcourent les pentes boisées des environs. Plus près de nous, le Nivellois Georges Wilame, dans son roman régionaliste *Le Puisson*, sorti en 1908 aux éditions de « La Belgique artistique et littéraire », parlait lui aussi, et plus longuement, du frais village dont la cloche répond aux tintements grêles de celles de Monstreux et de Feluy et aux bourdonnements sourds de celle, plus grosse, de Nivelles. Il vantait la campagne gracieuse et douce, les champs, les prairies et les collines : « ... des collines, moins que cela, des pentes presque insensibles se souponnant, aboutissant au nid discret et vert qu'est



Les tours du « Castia » de Bornival.  
(Photo M. Delmelle.)

là-bas le tout petit village de Bornival, le plus vraiment rustique des environs ».

Ce qu'il y a de plus remarquable, à Bornival, c'est l'œuvre accomplie, avec — bien entendu — la collaboration ininterrompue du paysan, par la nature. C'est la terre avec ses lignes molles, ses morcellements ou « héritages », ses prairies communiquant entre elles par de pittoresques tourniquets, ses haies vives, ses peupliers aux cimes frissonnantes, ses nuages ceinturés de saules, ses chemins, ses talus couverts de mûres et d'orties, ses bosquets et puis le ciel avec sa lumière subtile, ses nuages aux formes toujours renouvelées, et la terre encore, grasse, fertile, dont les ondulations douces semblent avoir été formées sous de lentes caresses.

On a plaisir à regarder cette nature mais on éprouve quelque difficulté à en exprimer, par la

La porte d'entrée de la ferme-château.  
(Photo M. Delmelle.)

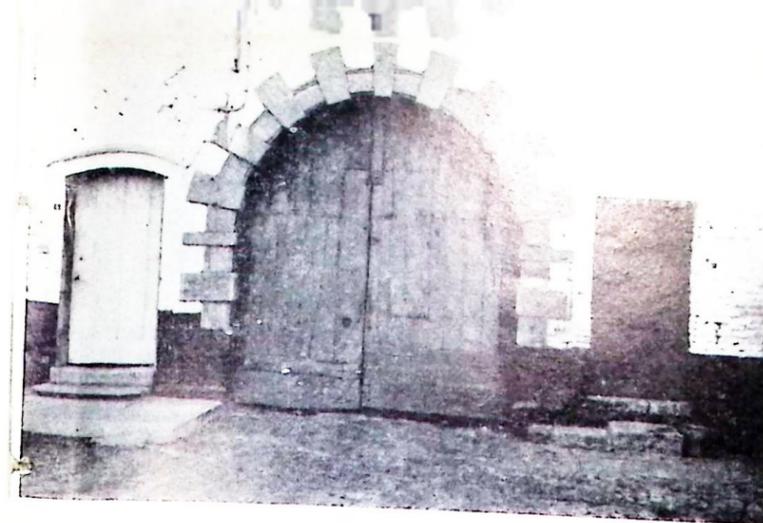




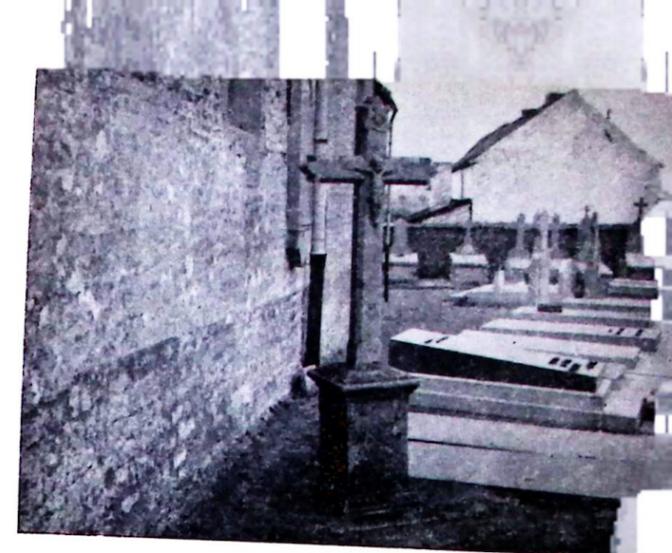
L'humble clocher de l'église St-François.  
(Photos : M. Delmelle.)



Dans l'église, un retable provenant de l'abbaye de Nivelles.  
(Photo : A.C.L.)



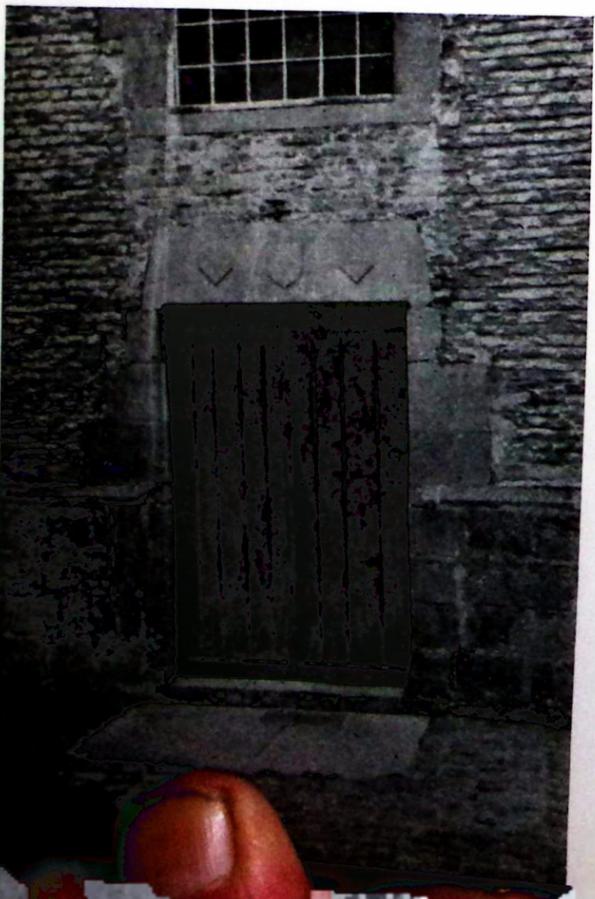
Une porte de ferme du petit village.



Les morts d'autrefois et les disparus d'hier se côtoient dans l'étroit cimetière.

2

La porte de l'église.



plume, le charme aimable mais non pas mièvre. Il est assurément plus aisé de parler du « manoir » qui n'est, en fait, que la ferme du défunt château des sires de Bornival et de Grambais qui, on s'en souvient, eut l'honneur de recevoir, en 1655, la visite de la reine Christine de Suède. Lassée du pouvoir, elle avait abdiqué peu de mois auparavant en faveur de son cousin Charles-Gustave. Arrivée à Bruxelles à la fin de 1654, elle devait y séjourner jusqu'au mois de septembre suivant, passant son temps agréablement et parcourant le Brabant afin de répondre aux invitations qui lui étaient adressées d'ici et là.

On pourrait réveiller le passé, cette Belle-au-Bois-dormant, et l'interroger longuement, reconstruire le château disparu, le repeupler des personnages de l'histoire, évoquer — par exemple — la destruction du village en 1488, par les Bruxellois révoltés contre Maximilien d'Autriche. Esquisser la succession des principaux moments de gloire et des vicissitudes du castel et de la terre de Bornival nous conduirait trop loin et, au tourisme à travers le temps, nous préférons celui à travers l'espace.

Le château de Bornival n'existe plus. Il ne subsiste plus que l'ancienne ferme seigneuriale, appelée le « Castia », dont on aperçoit de loin les deux grosses tours rondes d'égales hauteurs se terminant, toutes deux, par un toit conique couronné par une lanterne. Ces deux tours, percées de fenêtres à encadrement de pierre, gardent la large porte charretière donnant accès à la cour intérieure. Les amateurs de belle architecture admireront cette entrée monumen-

taile avec jambages à volutes, clé en saillie, trumeau mouluré, corniche et fronton en arc de cercle.

Au demeurant, nombre de fermes et de maisons bornivalloises présentent des particularités intéressantes. Nombre de ces constructions ont été restaurées, voire édifiées en partie, au moyen de pierres, ornées et sculptées, provenant des ruines du château. Ici, c'est un bandeau, une console ou un appui de fenêtre et, plus loin, c'est un sommier, un seuil, une niche. Nombre d'anciens matériaux ont reçu, ainsi, une destination nouvelle et ainsi, bien qu'émietté, le passé se perpétue au sein du décor familial.

Le chemin de gros pavés qui passe devant l'entrée du « Castia » et longe la ferme, côté bas, descend sans hâte vers la petite église édifée en 1603 par François d'Arclin. A l'origine, le sanctuaire ne comportait qu'une nef. Il a été agrandi, vers 1840, par l'adjonction de nefs latérales et a été restauré durant la dernière guerre mondiale.

Pénétrons dans cette église paysanne dont la porte, qui fait face au presbytère, est surmontée d'un linteau de pierre avec, sculpté, un écu français de forme traditionnelle flanqué de deux écus en losange dits « des demoiselles ». On s'arrête, à l'intérieur, devant quelques belles pierres tombales. L'une d'entre elles porte le nom de François d'Arclin ou Darlin. Une autre est gravée au nom de Marye de Termonde, Dame de Borniville, morte le 22 octobre 1639.

L'église, entièrement polychrome, est un véritable reliquaire. Elle possède plusieurs tableaux dont plusieurs copies de Dürer, plutôt médiocres d'ailleurs, par R. Dehaen, des fonts baptismaux taillés dans une pierre monolithique, un banc de communion en bois sculpté du XVIIe siècle, un buffet d'orgue remarquable quoique de dimensions modestes, une statue de Saint-François en bois de cerisier datant du XVIe siècle, de belles stalles du XVIIe, deux autels latéraux en chêne dont l'un est dédié au Poverello et l'autre à la Vierge, Mère de Dieu, et un maître-autel dont la table est soutenue par un bas-relief en pierre blanche représentant le Christ au tombeau. Harmonieux, net, ce sanctuaire est un havre de paix qu'entoure, selon la vieille tradition des campagnes, un cimetière où, le temps n'étant — en fait — qu'une

relativité, les tombes d'autrefois voisinent avec celles d'hier. Nous découvrons, gravés dans la pierre ou écrits en lettres appliquées formant saillies, quelques patronymes parmi les plus répandus en roman Pays de Brabant tels que, par exemple, Havaux, Dubois et Delaby.

Nous quittons le champ de repos veillé par la tour trapue et le clocher octogonal, entièrement recouverts d'ardoises, de la petite église. Un vieillard, devant une maison, surveille les jeux de ses deux petits-enfants. Le passé considère l'avenir d'un regard attendri. Plus loin, trois cochons, derrière une clôture, se promènent sans hâte, habités par le souci de trouver quelque provende et, ainsi, de se « faire du lard ». Là-bas, des vaches ruminent leur herbe avec conscience et application. Un veau nous observe, curieux. Autour d'une ferme blanche, des poules picorent. A la fourche d'un chemin, une chapelle quémande la prière du passant. Nous nous éloignons, arrivons à un carrefour, descendons vers le canal et regardons (nous citons, à nouveau, Georges Willame) « la ceinture sombre formée, au fond du paysage, par le bois de la Houssière ».

Joseph DELMELLE.

Un veau étonné, une ferme blanche, une douce campagne et, au loin, la silhouette de la tour de Ronquières...

(Photos : M. Delmelle.)



# NIVELLES :

## Sa Collégiale Ste-Gertrude Son Sous-sol Archéologique

NIVELLES dont l'histoire est intimement liée à celle du duché de Brabant, traversa bien des périodes orageuses : non seulement, elle dut soutenir plusieurs sièges et souvent se défendre contre des agressions venant du dehors, mais elle eut beaucoup à souffrir de dissensions intérieures; ou bien c'était entre les représentants du Duc et de la ville, d'une part et le chapitre et l'abbesse, de l'autre, que surgissait un conflit; tantôt, entre ces derniers qu'un désaccord naissait; les métiers, nombreux et très bien organisés, n'étaient pas toujours fort paisibles, les causes de discorde et de troubles étaient trop multiples pour ne pas amener à chaque instant des querelles presque toujours accompagnées de violences et l'histoire de Nivelles qui vivait resserrée dans ses murs, ne manque pas d'épisodes dramatiques et sanglants.

Avant le milieu du XIXe siècles, une flèche haute de cent mètres (1) domina toute la ville et s'aperçut, élégante et fine, des villages environnants. Elle fut frappée une vingtaine de fois par la foudre qui, le 8 mars 1859, la détruisit complètement. Elle fut cependant reconstruite dans sa forme gracieuse d'avant 1940. Sa charpente en fer laminé fut l'œuvre d'un Nivellois, l'architecte Jean Coulon.

La collégiale, construction romane, par suite de transformations qui ne furent pas toujours heureuses, avait fini par perdre son caractère primitif, des voûtes en plein cintre avaient été établies sous la charpente apparente de la grande nef; trois fenêtres derrière le maître-autel avaient été bouchées. La crypte et l'avant-corps étaient respectés.

Cette crypte, située sous la partie orientale du chœur, réduite de moitié en 1753, n'est plus ce

(1) Une ancienne gravure du « Grand Théâtre sacré du duché de Brabant (1730) » nous la montre dans toute son élégance.



La Collégiale Sainte-Gertrude.

qu'elle était autrefois. Il en reste encore actuellement un beau spécimen de l'architecture romane pure. L'autel en aurait été consacré par saint Amand, devant lequel la fille de Pépin de Landen (ou de Nivelles) aurait reçu le voile. Dans le fond, à droite, se trouve un puits où la légende raconte qu'une source jailli au moment où, à cette même place, on déterrerait sainte Gertrude. A cinq mètres de profondeur, on rencontre le roc et l'on pouvait croire y voir la place où aurait reposé Othon.

Sur la table du maître-autel se trouvait — bien avant 1940 — la superbe châsse — en style gothique — contenant les restes de sainte Gertrude. Ce joyau unique de la fin du XIIIe siècle n'était formé que de matières précieuses : or, argent et pierres fines. Décorée d'une vingtaine de statuettes représentant le Père Eternel, le Christ en Croix, la Vierge avec l'Enfant Jésus et sainte Gertrude. La façade était ornée de bas-reliefs retraçant les principaux épisodes de la vie de la Sainte et surmonté d'un aigle couronné.

Hélas ! trois fois hélas !... le bombardement de 1940, a détruit cette œuvre d'art dont quelques restes figurent dans une vitrine à la sacristie.

Les reliques intactes de la Sainte reposent actuellement dans un cercueil en dessous de la châsse, fidèlement reconstituée, en plâtre.

La crypte de la Collégiale.

La collégiale reconstruite (2) reste l'un des plus anciens et des plus imposants monuments religieux de notre pays. D'une longueur de 100 mètres ce spécimen d'art roman rhénan (3) comprend deux chœurs, une nef centrale, deux bas-côtés avec chapelles attenantes, deux transepts.

L'avant-corps est flanqué de deux tourelles dont l'une supporte le Djan de Nivelles.

Elle fut consacrée en mai 1046 par Wazon, évêque de Liège, en présence de l'empereur Henri, dit le Noir.

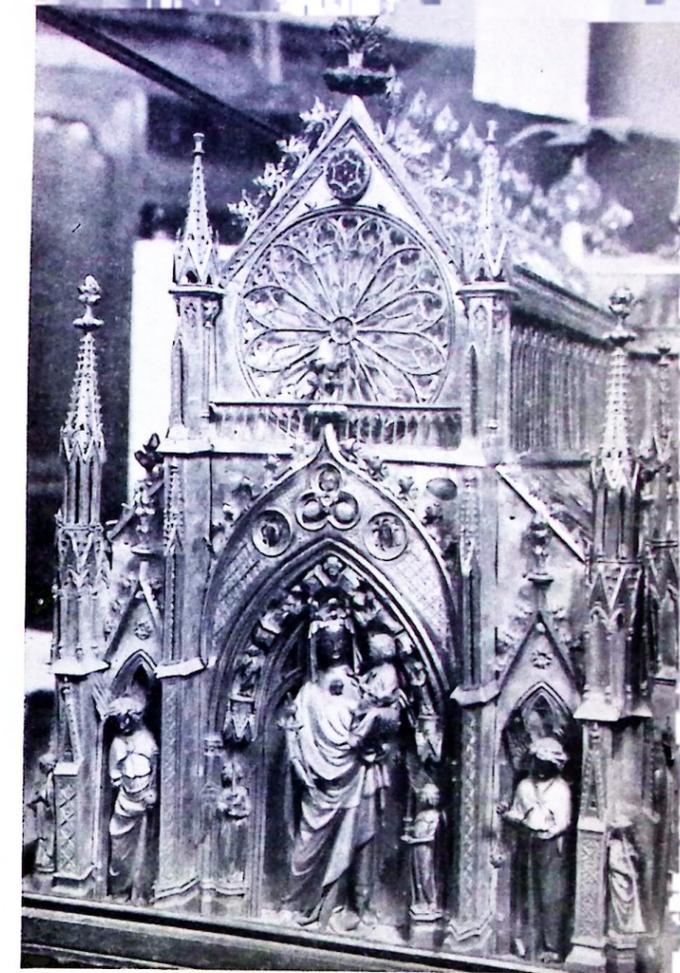
Elle a été heureusement dégagée des constructions qui l'entouraient et, de cette façon, apparaît telle qu'elle était au XIIe siècle abstraction faite de la tour qui domine l'avant-corps.

Son sous-sol archéologique, unique en notre pays, met en relief d'émouvants vestiges d'un passé très lointain. Les fouilles entreprises révélèrent l'existence de deux édifices superposés, ainsi que de nombreuses tombes :

(2) Un hommage particulier est à rendre aux architectes Brigode et Ladière, de Nivelles, pour cette merveilleuse tâche accomplie.

(3) Un sceau d'or impérial allemand porte à l'avant une cathédrale identique à l'avant-corps flanqué de deux tourelles de Ste-Gertrude à Nivelles (1356).

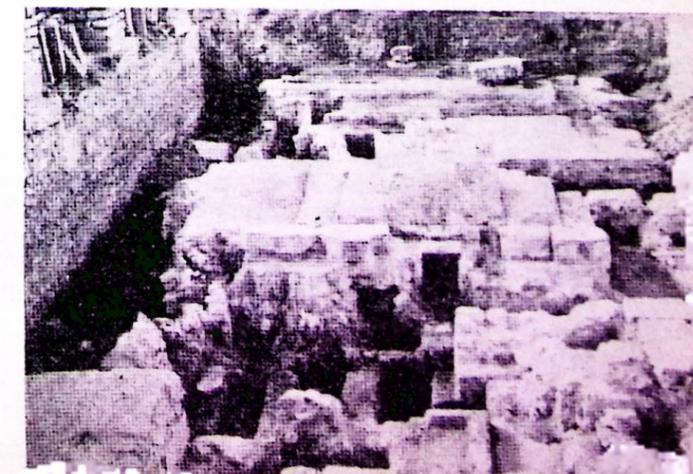
Sainte Gertrude (XIIIe siècle).



La Châsse de Sainte-Gertrude.

- vestiges imposants d'une église carolingienne à trois nefs, avec pavements en béton rougeâtre et trois autels;
- les murs extérieurs et le pavement d'une église mérovingienne;
- le tombeau de Sainte-Gertrude, érigé au chœur de cette église par Agnès, quatrième abbesse du monastère;
- la tombe d'Ermentrudis, fille de Renier IV, comte de Hainaut, et d'Edwige, fille de Hugues Capet, roi de France;

Le sous-sol archéologique de Nivelles.



Charles Crespin donna les cartons des verrières réalisées à la fin du XIXe siècle. Quant à l'édifice lui-même de plan cruciforme et de style ogival essentiellement sa construction s'étale de l'époque romane à 1871. A la tour carrée de croisée, à base romane, est accolée une tourelle octogonale d'escalier.

Une autre halte s'impose à Diegem où nous gagnons d'abord le Duyvenmolen qu'actionnait la Woluwe depuis le début du XVIIe siècle et dont la roue à aubes s'est immobilisée depuis longtemps. Le château qui défendait l'entrée du château seigneurial, disparu, est une jolie construction à poivrières remontant au XVIe siècle. Il fait face à l'église dédiée à Saint-Corneille, l'un des ensembles les plus homogènes des environs de la capitale. Sa tour étonnante en forme de tiare est l'une des plus curieuses que le XVIIe siècle ait laissées en nos régions. Notons en passant qu'une tour semblable mais d'un siècle plus ancienne existe à Caudebec en Seine-et-Oise. La croisée datant des environs de 1400 est la partie la plus ancienne de cet édifice gothique dont la construction continua par le transept et le chœur (1450) et s'acheva par le vaisseau en 1550. L'église est bâtie en pierres blanches locales très appréciées autrefois si l'on en juge par le commerce intense qu'elle occasionna. On pénètre dans l'église par deux portails à statues à l'arc en tiers-point. Une belle pierre tombale de la famille Oudaert, anciens seigneurs du lieu, porte quatorze écussons polychromés. La décoration sculpturale retiendra l'attention surtout les clefs de voûte du chœur et de la croisée et les consoles, du XVe siècle. Saint Corneille, pape et martyr, est particulièrement honoré ici. Son autel et son buste reliquaire occupent le croisillon droit; son carnet avec monture d'argent se trouve à la sacristie.

La grande foire de Pâques voyait, autrefois, accourir les foules.

Le lundi s'inscrivait obligatoirement dans le calendrier des kermesses fréquentées par la jeunesse bruxelloise. C'est ce jour-là aussi que l'on procédait à la vente, au plus offrant, des animaux de basse-cour offerts à l'autel de St-Corneille. Cette curieuse manifestation folklorique est en voie de disparition.

Une partie du territoire de Diegem, couverte d'arbustes, portait le nom de Loo et formait l'une des garennes franches des ducs de Brabant. Il a été essarté.

La chaussée de Louvain s'ouvre devant nous. Elle nous ménage bientôt de larges perspectives à gauche vers l'aéroport; à droite on aperçoit Sterrebeek et, plus loin, les denses frondaisons du domaine de Tervuren. Nossegem et son sanctuaire campagnard, sans grand mérite d'ailleurs nous permettra de changer de direction en empruntant la route Waterloo-Tervuren-Malines, une antique chaussée romaine renouvelée au Moyen Age, qui rejoint en droite ligne la cité archiépiscopale au cœur du Hainaut.

Une forte pente nous permettra d'élargir nos horizons. La vue s'étend sur l'aérodrome que nous côtoyons puis, au-delà de la capitale, vers son plateau du Heysel et son atomium. Devant nous la route dévale en lacets vers Steenokkerzeel que nous embrassons du regard et vers son important hameau de Humelgem dont les premières maisons se dressent déjà devant nous.

Bientôt, à droite, s'amorce le vieux chemin d'Aarschot où une construction imposante en pierre du XVIe siècle, dont la destination est mal précisée, s'impose aux regards. Si elle servit de pigeonnier elle semble avoir été aussi l'entrée d'une ferme-château. De plan rectangulaire, sommée de pignons

en escaliers et d'échauguettes, elle est percée de petites fenêtres carrées et d'une porte en anse de panier flanquée d'une poterne. Le « Duifhuis » appartient à l'Etat tout comme la ferme ancienne voisine. Une jolie porte de style Louis XV donne accès au jardin de la Gilde de Saint-Sébastien.

A l'arrière-plan apparaît, précédée de peupliers la jolie église dédiée à Sainte-Catherine. Une tour carrée d'origine romane, qui donne son caractère au monument, s'intégrait dans une monofe de même style bâtie aux environs de 1225. Les murailles sous la tour offrent cependant intérieurement un « opus incertum » beaucoup plus ancien (VIIIe s. ?). La voûte ogivale qui les surmonte fut ajoutée au début du XIVe siècle lors de la construction du chœur ogival à chevet tripartite.

L'église dut subir ultérieurement des agrandissements et des transformations, notamment en 1673, millésime que donne le chronogramme figurant au portail baroque d'entrée.

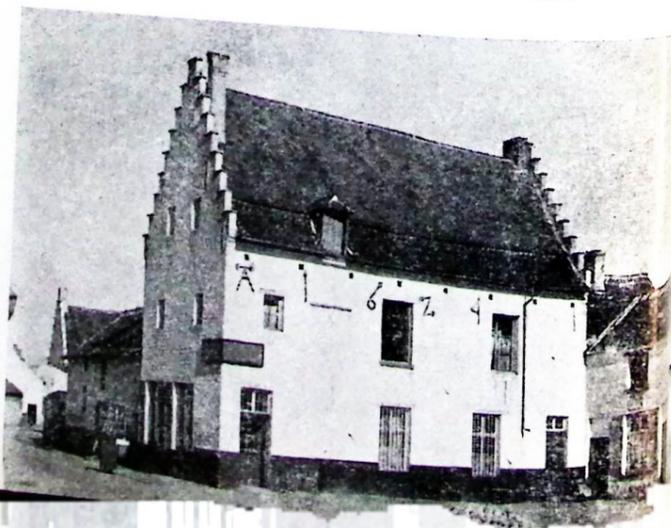
Une restauration générale eut lieu en 1923 sous la direction de l'architecte A. de Buck qui a réussi à rendre ce sanctuaire campagnard séduisant et pittoresque. A la nef couverte d'un berceau en bois est accolé, à senestre, un bas-côté divisé en trois trambes par des colonnes supportant des voûtes ogivales en briques. Il se prolonge du côté de l'entrée par un baptistère ogival tripartite placé en hors-d'œuvre en façade.

Contre les murailles sont apposées plusieurs pierres tombales armoriées intéressantes, notamment, les Van Hamme. L'une, du XVIIIe siècle recouvrait le père (†1752) et le fils (†1748). Une autre remonte au XVIe siècle. Une autre encore, datée 1554 s'orne des blasons de Martin Rollant et de son épouse, une de Ghent. Plusieurs statues du XVIe siècle : un Christ, une Ste-Catherine et une Vierge méritent attention. Aux orfèvreries on relève un ciboire datant de 1601, un calice de 1606 et un ostensor-tourelle de 1636.

Tout en poursuivant sa route le promeneur est agréablement surpris d'entendre les voix argentines du carillon installé dans le clocher de Saint-Rombaut, l'église principale de Steenokkerzeel, rythmer les heures et les demies. L'architecture de cette tour n'est pas sans rappeler celle de Notre-Dame au-delà de la Dyle à Malines. L'église dépendait d'ailleurs des chanoines malinois. On raconte qu'au Moyen Age ils vinrent y cacher quelque temps le corps de saint Rombaut. Au moment de le ramener à Malines le sire de Steenokkerzeel, se mourant, ordonna à ses gens de les en empêcher tant qu'il ne serait pas guéri. Les bons chanoines obtinrent le miracle demandé et regagnèrent tranquillement leurs pénates.

Vieille demeure du XVIIe siècle à Zaventem.

Photo : A.C.L.



L'église actuelle, rebâtie en briques en 1860 selon les plans de Drossaet n'attire guère le touriste. Et cependant elle a conservé outre son haut clocher occidental remontant au XVIe siècle, une belle chapelle en pierre régionale dédiée à St-Bernard qui s'ouvre sur le bas-côté sud de la nef. Renforcée par des contreforts elle se partage en trois travées et se termine par un chevet à trois pans. Un émouvant calvaire gothique lui est accolé extérieurement. Son bel autel baroque en marbre s'enrichit d'un tableau de de Crayer représentant le fondateur de l'ordre cistercien aux pieds de la Vierge. Des boiseries très décoratives d'une excellente facture recouvrent les murailles. L'autel du croisillon droit est dédié à Ste-Pharailde très honorée ici. On y montre ses reliques et les pains, le beurre et le fromage curieusement pétrifiés.

Sous la tour deux pierres tombales rappellent le souvenir d'anciens seigneurs de l'endroit. Une pierre du XVIe siècle nous parle de Jan van Hamme et de sa veuve. Une autre est celle de Guillaume de Cotebeek (†1620) et de son épouse Marie de Brandebourg, dame de Steenokkerzeel et de leurs enfants. Un vitrail et un banc du chœur porte le blason des marquis de Croix, les derniers châtelains du Ham.

Le vieux château seigneurial est devenu, en avril dernier, la propriété de l'Etat qui succède ainsi à la municipalité. Sans doute deviendra-t-il comme Bouchout un témoin figé de la puissance brabançonne aux temps révolus. Cette antique demeure féodale appartient pourtant à d'importantes familles qui jouèrent un rôle dans notre histoire. On pense naturellement d'abord aux de Lannoy, très ancienne Maison hennuyère. Charles de Lannoy, celui-là même à qui François Ier remit son épée à Pavie en 1525 avait acheté la seigneurie à Philippe Hinckaert le 22 octobre 1511. Pour connaître le nom des familles nobles qui leur succédèrent il suffit de parcourir les rues tracées dans le domaine lors du lotissement qui commença après la seconde guerre mondiale. Il y a ainsi des avenues de Brandebourg, de Cotebeek, de Salm, de Groesbeek, de Croix, de Maille de la Tour Landry. Il y a même une rue de l'impératrice pour rappeler le séjour forcé durant l'entre-deux-guerres de l'impératrice Zita et de ses enfants, prétendants au trône des Habsbourg.

Hélas le château a payé son tribut à la seconde guerre mondiale. Les hautes toitures d'ardoises qui couronnaient les tours et qui lui donnaient son caractère ont disparu de même que le mobilier ce qui fait qu'en fait, seules les puissantes maçonneries subsistent dans leur état primitif. Ces toitures sont sans doute condamnées à tout jamais car le château se trouve dans l'axe de l'une des pistes d'envol.

Quatre tours rondes cantonnent le corps de logis de plan carré. Une cinquième tour percée d'une porte surmontée d'armoiries occupe le milieu de la façade méridionale et fait face au pont d'accès car le château est toujours enserré dans ses eaux dormantes qui entourent également les dépendances que précède une façade encadrée de deux tourelles en poivrières. La porte s'orne des armoiries des Cotebeek; on lit la devise « Soli deo gloria ». La reconstruction du château remonte à 1646. Un restaurant dont l'intérieur est aménagé avec un goût parfait s'est installé dans les dépendances extérieures aux douves. On y accède par une tourelle carrée où est déposée une belle pierre tombale armoriée qui retiendra l'attention de ceux que passionnent le passé, l'épigraphie étant l'une des sources les plus sûres de l'histoire. On lit « Icy gist noble et généreux Seigneur Charles de Lafontaine en son vivant Seigneur des Francq douaires qui décéda le 12 de

juin l'an 1624, et Madame Odilia de Stor, d'Ostrack sa compagne laq. trespassa le II de Dbre l'an 1607. Prie Dieu pour son âme ». On y voit de plus les quatre quartiers de chacun des conjoints. Le bon peuple de Steenokkerzeel est resté très attaché aux traditions et à la foi ainsi qu'en témoignent les nombreuses petites niches, mariales et autres, placées aux façades des maisons.

Au hameau de Wambeek, sur la route de Haacht, nous sommes presque à égale distance de ce gros bourg et de Keerbergen, de la cité de St-Rombaut, de Tervuren et de Bruxelles. Le touriste peut continuer vers Perk et son château, ancien apanage des comtes de Ribeaucourt, puis vers Elewijt dont les paysages inspirèrent Rubens et Teniers, et enfin Hofstade. Nous dirigeant vers la capitale nous longeons d'abord la plaine militaire de Melsbroek, un gentil village qui s'étale en contrebas entre son château de Boetfort (1610) aux tourelles en poivrière et aux baies à meneaux, et son modeste sanctuaire à clocher carré. Antoine de Locquenghien, échevin de Bruxelles, qui joua un rôle essentiel dans la réalisation du canal de Willebroek, habita le château de Meerbeek, appelé de nos jours château Snoy.

« A Batavia » qui tire son nom d'un vieil estaminet entouré de tonnelles nous côtoyons à nouveau l'aérodrome civil.

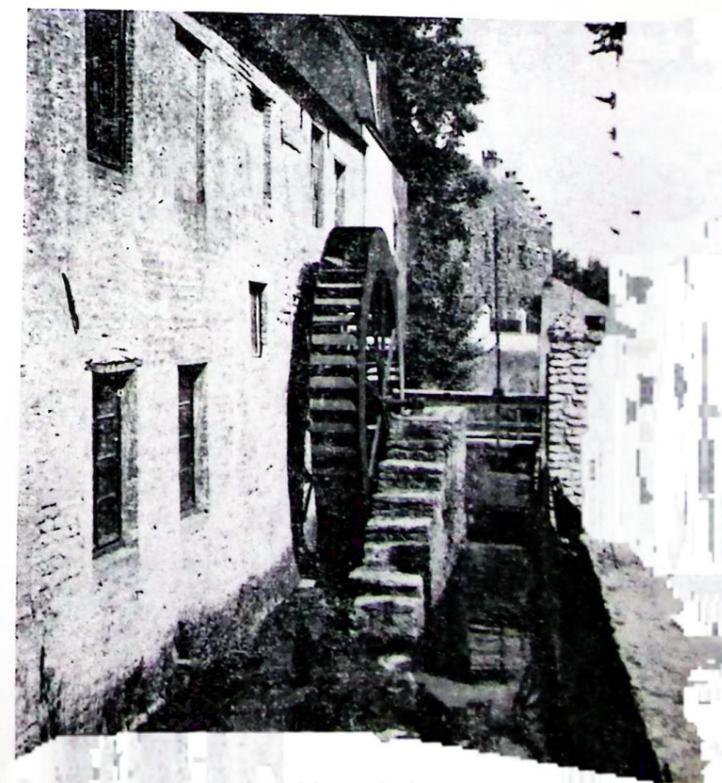
De l'autre côté nous dominons la vallée de la Senne où les fabriques prolifèrent.

Une dernière halte peut-être sur le chemin du retour à l'église d'Evere, toute rurale. Elle allonge ses trois nefs datant du XVIIIe siècle devant un clocher roman. Le curieux relief de la façade de la cure, du XVIIe siècle, rappelle que cette église relevait du chapitre St-Vincent à Soignies.

Emile POUMON.

Le moulin Stockmans de Zaventem a conservé belle allure.

(Photo : de Sutter.)



# NOS CONFÉRENCES D'HIVER

12 novembre 1964

## BRETAGNE, Cœur de

par M. Georges Dopagne

président de l'Association des Ecrivains Belges.

## Granit

sur

## Fond

de

## Mer

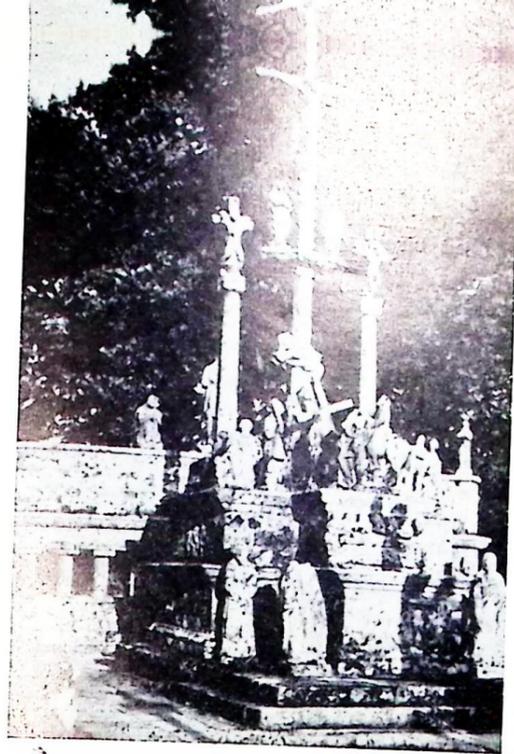
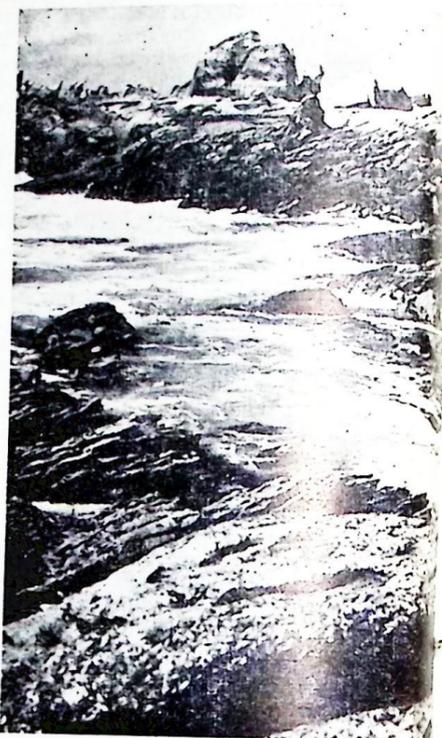
**F**AUT-IL imputer à la seule versatilité de la nature humaine ce désir, cette propension de nos contemporains à découvrir, à tout prix, des horizons nouveaux ? Ne convient-il pas, plutôt, d'y déceler une réaction spontanée de l'individu, englué dans ces inextricables ghettos que sont devenues nos villes tentaculaires, de l'individu se cabrant contre la menace d'une déchéance physique et d'un déséquilibre mental que font peser, de concert, sur lui une société rivée au rythme obsédant et impitoyable des affaires et une atmosphère, saturée de substances délétères, qui dilue, goutte à goutte, son insidieux poison ? Ou, encore, ne serait-il pas plus logique d'attribuer ce revirement aux conquêtes sociales de ces dernières années cristallisées par l'amélioration graduelle du bien-être, l'élévation constante du niveau de vie, la réduction progressive des heures de travail, la généralisation et l'extension des congés payés, combinés eux-mêmes avec le développement des moyens de transport, le perfectionnement du réseau routier et l'éveil de la curiosité intellectuelle ?

Quoi qu'il en soit, tous ces éléments ont créé, dans le public, un état réceptif, propice à la captation du message touristique. A cet égard, l'accueil enthousiaste que réserva à M. Georges Dopagne, le distingué et érudit président de l'Association des Ecrivains Belges, aimablement introduit par M. M.-A. Duwaerts, notre secrétaire permanent, cet accueil, di-

sions- nous, que réserva un auditoire où tous les âges coudoyaient toutes les conditions, fut particulièrement révélateur de cette prise de conscience collective. Il démontra, au surplus, l'extraordinaire pouvoir de fascination qu'exerce, plus que jamais, sur notre population sevrée d'ambiance tonique, chaque lambeau de terre arrachée à la convoitise et au vampirisme de nos potentats de la finance et de l'industrie. A ce titre, pourrait-on imaginer sujet plus propice à ces agapes spirituelles que cette Bretagne, terre virginale, par excellence, où le rêve se fonde dans la réalité, où l'histoire prolonge la légende, où le lyrisme s'épanouit au contact des gestes les plus prosaïques, où la mort même a des accents d'éternité.

Mais pour goûter pleinement au miracle breton, il convient, comme le précisa, avec infiniment de justesse, le conférencier, d'aborder ce pays ruisselant de poésie et qui demeure l'un des plus curieux et des plus typiques de la France, non à la manière de ces robots, de ces bolides qui sillonnent les grandes voies axiales à la poursuite du néant, mais en cherchant à s'intégrer, au hasard d'une randonnée loin des sentiers battus, au climat humain du pays. Impuisante à recréer l'ambiance envoutante qui présida à cette soirée exceptionnelle, à restituer cette magie des couleurs, dispensée par quelque deux cents diapositives extraordinairement suggestives, cette magie des mots aussi, puisée aux sources les plus pures de la rhétorique, notre plume doit se borner à essayer de capter quelques reflets de cet éblouissant feu d'artifice d'éloquence et de beauté.

Partant de Rennes, capitale administrative, judiciaire et intellectuelle de la Bretagne où le Palais



Le calvaire de Guehenno édifié en 1550, est le seul grand calvaire monumental du Morbihan.

de Justice nous propose sa suite de salles admirablement décorées, nous gagnons, bien vite, les Forges de Paimpont, modeste mais combien pittoresque bourgade où le granit et l'ardoise, ces deux éléments spécifiquement bretons, exhibent déjà leurs lettres de noblesse à la lisière d'une des plus belles forêts qu'ait gardées la Bretagne, de cette antique forêt de Brocéliande toute imprégnée encore du souvenir de Merlin l'enchanteur et de la fée Viviane. Le château de Trécesson, édifice du XV<sup>e</sup> siècle, nous servira de prélude à cet éblouissant festival de formes et de couleurs que constitue le château de Josselin, le plus beau des castels bretons, le plus déroutant aussi, avec sa façade intérieure, admirable symphonie du gothique et de la Renaissance, contrastant violemment avec l'appareil fortifié, dépouillé et austère, gardé par trois tours, qui caractérise la façade extérieure tandis qu'à un jet de pierre de la forteresse-palais, la



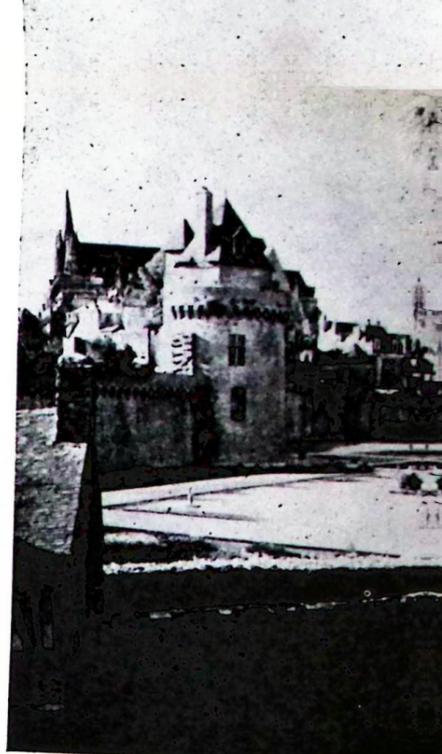
La Baule, première des stations balnéaires de l'Atlantique.

Elle jouit d'un climat d'abri.

La mer y est douce et propice au bain.

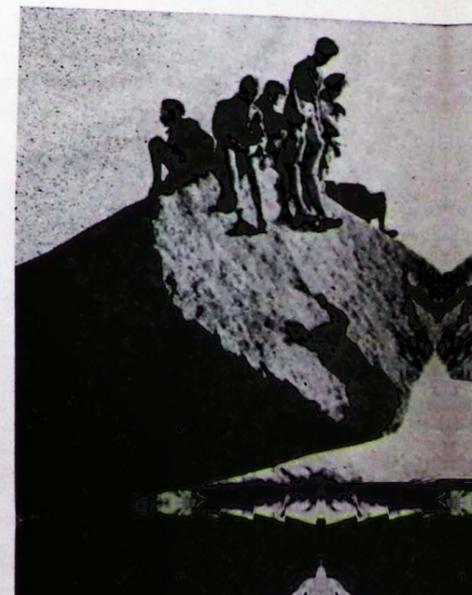
Vannes a conservé une partie importante de son enceinte médiévale.

En arrière-plan se profile la cathédrale Saint-Pierre romano-gothique.



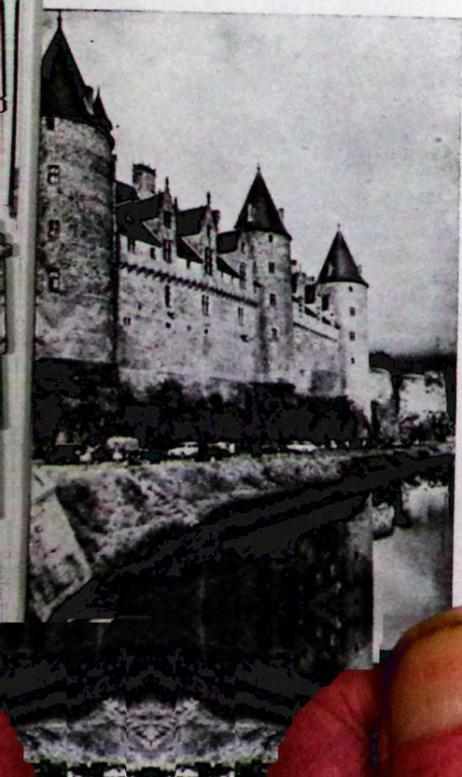
basilique Notre-Dame-du-Roncier sera pour nous le premier témoignage tangible de cette piété bretonne aux attaches millénaires.

Piété qui se déploie, sans fards, dans ce touchant calvaire de Guehenno, curieux à plus d'un titre, et qui est le seul en Bretagne à être précédé d'une colonne surmontée d'un coq, réminiscence du reniement de saint Pierre. Nous atteignons, bientôt, la Grande Brière, vaste zone marécageuse, paradis des chasseurs de gibier d'eau, piqué ça et là d'îlots granitiques, où trouve refuge une population composée de rudes paysans. A cet archaïsme du sol, la Baule, la plus lointaine des stations balnéaires de Bretagne, oppose son modernisme tout en nuance auquel de ravissants bois de pins maritimes tressent la plus délicate des couronnes. Tandis que Le Croisic et La Turballe, petits ports sardiniens, chargés des embruns du large nous rappellent l'attrait irrésistible que la mer a toujours exercée sur le Breton bien né, à deux pas les marais salants de la presqu'île de Guérande nous montrent le paludier couvant, chaque jour d'avril à fin septembre, avec un soin jaloux ses « œillets » de la productivité desquels dépend sa propre provende. Spectacle haut en couleur que semble orchestrer, de ses cinquante mètres d'altitude, la villette de Guérande dont les curieuses ruelles en zigzag et l'église Saint-Aubin, harmonieux mélange du gothique et du roman disputent la palme de l'originalité



Le grand menhir de Locmariaquer git sur la lande.

Le château de Josselin, le plus beau et le plus déroutant des castels bretons, dresse trois tours orgueilleuses enracinées dans le roc.





Les alignements  
mégolithiques  
de Carnac.

La pointe du Raz,  
long éperon  
rocheux qui  
marque  
l'extrémité  
occidentale  
de l'Europe.



aux remparts moyenâgeux parvenus quasi intacts jusqu'à nous.

Au-delà de la Vilaine, cette rivière tranquille dont les eaux paressent avant de se fondre dans l'Océan, au-delà des ruines majestueuses de ce château de Suscinio, résidence favorite des ducs de Bretagne, nous joignons Vannes, bâtie en amphithéâtre à l'extrémité du golfe du Morbihan, Vannes où à l'ombre des antiques remparts et de l'imposante cathédrale Saint-Pierre romano-gothique prolifèrent les coquets jardins à la française, les anciens lavoirs et, surtout, les vieux logis des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, si pittoresques avec leurs façades en encorbellement et leurs petites ardoises délicatement bleu-tées, et dont le plus célèbre

est cette Maison de Vannes, ornée de deux bustes en bois sculpté et connue sous le nom de Vannes et sa femme. A 3 km de Vannes, Saint-Avé nous propose son ensemble spécifiquement breton, composé d'une chapelle du XV<sup>e</sup> siècle que précèdent un calvaire et une fontaine sacrée. Auray et son quartier

Une indicible tristesse se dégage de cette mise au tombeau du calvaire de Saint-Thégonnec (1610).



La statuaire  
de Guimiliau  
est vivante,  
animée.

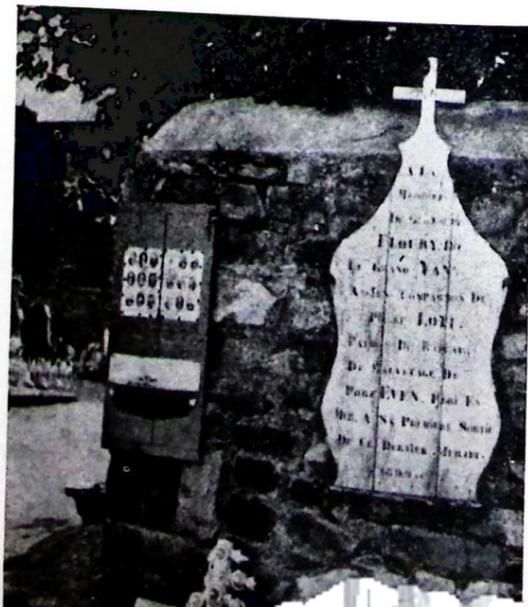


L'oratoire  
de Saint-Guirec  
bienfaiteur des  
filles en quête  
de mari.

Saint-Goustan, où abondent les vieilles bâtisses aux pignons colorés, nous serviront de tremplin pour atteindre Sainte-Anne-d'Auray, connue pour son Monument aux Morts, élevé par souscription publique à la mémoire des quelque 240.000 soldats et marins bretons morts pendant la guerre 1914-1918, connue, surtout, pour son pardon, le plus célèbre et le plus couru de toute la terre bretonne qui déroule ses fastes mêlés d'intense ferveur populaire, le 26 juillet, dès 10 h du matin, en présence d'un concours extraordinaire de prélats, d'ecclésiastiques et de fidèles, pardon qui sera



A Ploubazlanec des ex-voto à la mémoire des « islandais » péris en mer.



pour nous l'occasion d'apprécier la richesse et la variété surprenantes de ces coiffes et costumes bretons, aujourd'hui, en voie de disparition.

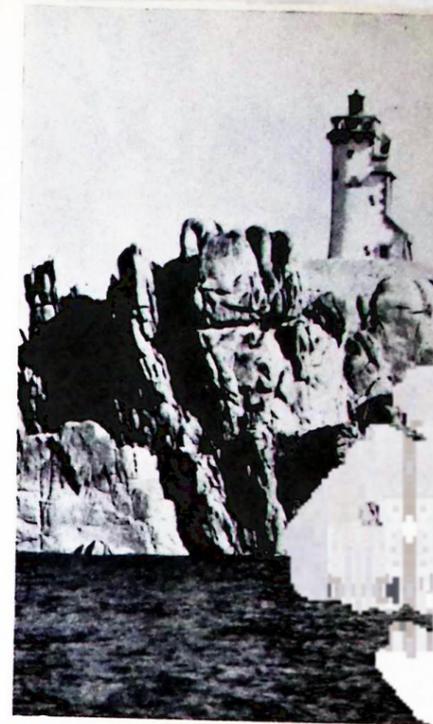
A regret, nous quittons Sainte-Anne-d'Auray et son pardon, car la route est longue et d'autres merveilles nous attendent. A Locmariaquer, le Grand Menhir et l'impressionnant dolmen, dénommé la « Table des Marchands », nous plongent, sans transition, dans la préhistoire que nous retrouvons aux abords de Carnac, dans ces hallucinants alignements du Ménez où ont été dénombrés plus de onze cents menhirs ou pierres dressées et que prolongent les alignements de Kermaric. Nous la retrouvons, aussi, au tumulus Saint-Michel, long de 125 m et haut de 12 m et constitué par un entassement de terre et de pierres sous lequel se trouvent plusieurs chambres funéraires. Et, devant cette débauche de monuments mégalithiques, il est plaisant d'imaginer, comme le veut la légende locale, Saint Cornély, patron des bêtes à cornes, transformant en pierres, les colporteurs païens lancés à sa poursuite.

Après le pèlerinage aux sources, Quiberon nous attend. Quiberon au double visage, celui de la cité balnéaire aux allures progressistes et celui du Port Marin qui grouille le vrai peuple de l'Armor, peuple de ruées marines à la peau tannée, aux mains calleuses.

La vision fantasmagorique de la côte sauvage de Quiberon, extravagante draperie, longue de 15 km, que la mer a taraulée au fil des millénaires, nous accompagnera lors de notre embarquement pour la Cythère bretonne, Belle-Ile, la perle des îles armoricaines, où l'illustre tragédienne Sarah Bernhardt aimait méditer entre deux triomphes et où elle aurait tant souhaité reposer de son dernier sommeil, Belle-Ile où l'âme bretonne se retrouve encore dans toute sa primitive âpreté, Belle-Ile, ses sept ports, son rocher du Chien et sa Côte Sauvage, sa Roche Percée et sa Grotte de l'Apothicaire formant une immense cavité où pénètre la mer, Belle-Ile ou l'enchantement permanent de la Bretagne. Quittant ces lieux enchanteurs, nous nous dirigeons, maintenant, vers Port-Louis, ancienne place fortifiée qui connut son ère de prospérité, sous Louis XIII et Louis XIV, avant d'être évincée par sa voisine Lorient et redevenir ce petit port de pêche où il fait bon flâner et rêver.

Après Quimper et son église où l'art gothique s'affirme dans toute sa maturité, nous pénétrons, maintenant, dans Pont-Aven où s'était formée, autour de Gauguin, une école de peintres et où vécut le célèbre barde, Théodore Botrel, qui chanta, partout, les beautés de sa Bretagne. A présent défilent, tour à tour, Concarneau, troisième port de pêche de la France et son émouvante ville close, ceinturée de fortifications, Quimper, capitale de la Finistère, et sa cathédrale, superbe tranche d'architecture gothique des XIII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, à l'exception des deux élégantes flèches, élevées en 1856, sur le modèle de la flèche de Pont-Croix, Quimper et sa rue Kéréon, commerçante, animée, bordée de superbes maisons d'époque, Quimper et ses Grandes Fêtes de Cornouaille où au son des binious et des tambours, des milliers de participants, venus de tous les coins de Bretagne, affirment hautement leur qualité de Breton et le culte inconditionnel qu'ils vouent à Dieu et à la Mort. Dans la presqu'île de Penmarc'h toute proche, où la mer sait se faire farouche, cruelle, se dresse, devant la chapelle de Notre-Dame-de-Tronoën, le plus ancien calvaire breton (1491), le plus émouvant aussi, œuvre composite, mais qui commande tous les autres calvaires tant dans ses lignes que dans son message.

L'île de Bréhat  
baigne ses roches  
de granit rouge  
dans une  
mer bleue,  
atténuée par  
les affluves du  
Gulf Stream.



Par Saint-Tugen, nous gagnons, à présent, un des sites les plus célèbres et les plus impressionnants de Bretagne, la Pointe du Raz, étroit éperon rocheux qui se prolonge en mer par une chaîne de récifs dont le dernier porte le phare de la Vieille. Ce spectacle de grandiose désolation se prolonge dans l'île de Sein, toute proche, qui groupe ses petites maisons blanches le long de ruelles étranglées. Mais, déjà, la Baie des Trépassés, ainsi dénommée, parce qu'elle servait de lieu d'embarquement aux dépouilles des druides, nous convie à rejoindre le continent et, par la Pointe du Van, Pont-Croix dont l'élégant clocher a servi de modèle pour les flèches de la cathédrale de Quimper, et Confort dont la charmante église s'orne d'une roue-carillon au pouvoir miraculeux, à gagner Douarnenez, petit port très actif, blotti au fond d'une immense baie harmonieusement incurvée où reposerait la ville d'Is.

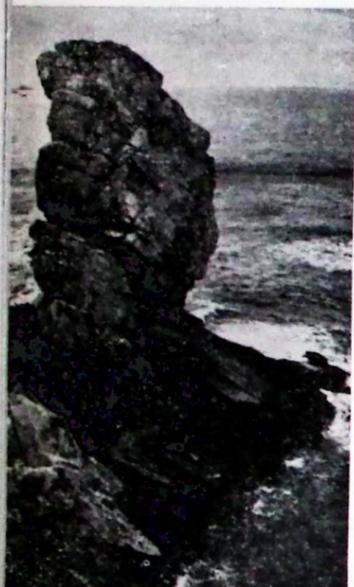
Notre éblouissante randonnée nous conduit d'émerveillement en émerveillement. Après Morgat et ses grottes percées dans la falaise, après la presqu'île de Crozon et ses falaises déchiquetées, plongeant vertigineusement dans la mer, voici Locronan, ses maisons de granit, son vieux puits, mais surtout sa vaste église consacrée à saint Ronan et flanquée d'une adorable chapelle gothique. Notre aimable cicerone guide, à présent, nos pas vers ces villages typiques que sont restés Quilinen avec sa chapelle du XV<sup>e</sup> et son calvaire d'un étonnant verticalisme et Saint-Vennec et son curieux calvaire sur socle triangulaire. Pleyben nous retiendra un instant, le temps d'admirer son magnifique enclos paroissial avec sa porte triomphale, sa chapelle-ossuaire, de style flamboyant, son église dominée par une tour-porche de style Renaissance, couronnée par un dôme à lanternons, prototype de toute une série de clochers et de porches bretons, et, surtout, son grand calvaire classique, peut-être le plus imposant de la Bretagne.

Après avoir batifolé dans les Monts d'Arrée, à la recherche du Signal de Toussaines, point culminant de la Bretagne (384 m) et goûter au charme exquis d'Huelgot, de ses bois et de ses eaux vives, nous retrouvons, au contact de Saint-Herbot, l'art sacré dans une de ses impressions les plus accomplies et plus spécialement dans cette clôture en chêne entièrement sculpté qui entoure le cœur de l'église dédiée au protecteur des bestiaux, dans cette clôture où les



Les alignements mégalithiques de Carnac.

La pointe du Raz, long éperon rocheux qui marque l'extrémité occidentale de l'Europe.



aux remparts moyenâgeux parvenus quasi intacts jusqu'à nous.

Au-delà de la Vilaine, cette rivière tranquille dont les eaux paraissent avant de se fondre dans l'Océan, au-delà des ruines majestueuses de ce château de Suscinio, résidence favorite des ducs de Bretagne, nous joignons Vannes, bâtie en amphithéâtre à l'extrémité du golfe du Morbihan, Vannes où à l'ombre des antiques remparts et de l'imposante cathédrale Saint-Pierre romano-gothique prolifèrent les coquets jardins à la française, les anciens lavoirs et, surtout, les vieux logis des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, si pittoresques avec leurs façades en encorbellement et leurs petites ardoises délicatement bleutées, et dont le plus célèbre

est cette Maison de Vannes, ornée de deux bustes en bois sculpté et connue sous le nom de Vannes et sa femme. A 3 km de Vannes, Saint-Avé nous propose son ensemble spécifiquement breton, composé d'une chapelle du XV<sup>e</sup> siècle que précèdent un calvaire et une fontaine sacrée. Auray et son quartier

Une indicible tristesse se dégage de cette mise au tombeau du calvaire de Saint-Thégonnec (1610).



La statuette de Guimiliau est vivante, animée.

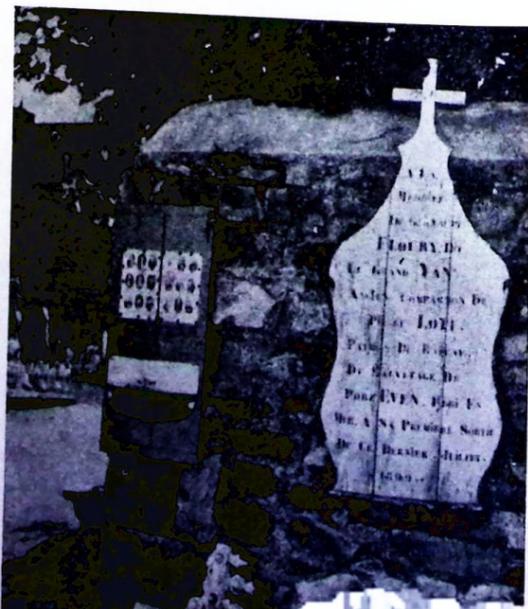


L'oratoire de Saint-Guirec bienfaiteur des filles en quête de mari.

Saint-Goustan, où abondent les vieilles bâtisses aux pignons colorés, nous serviront de tremplin pour atteindre Sainte-Anne-d'Auray, connue pour son Monument aux Morts, élevé par souscription publique à la mémoire des quelque 240.000 soldats et marins bretons morts pendant la guerre 1914-1918, connue, surtout, pour son pardon, le plus célèbre et le plus couru de toute la terre bretonne qui déroule ses fastes mêlés d'intense ferveur populaire, le 26 juillet, dès 10 h du matin, en présence d'un concours extraordinaire de prélats, d'ecclésiastiques et de fidèles, pardon qui sera



A Ploubazlanec des ex-voto à la mémoire des « islandais » péris en mer.



pour nous l'occasion d'apprécier la richesse et la variété surprenantes de ces coiffes et costumes bretons, aujourd'hui, en voie de disparition.

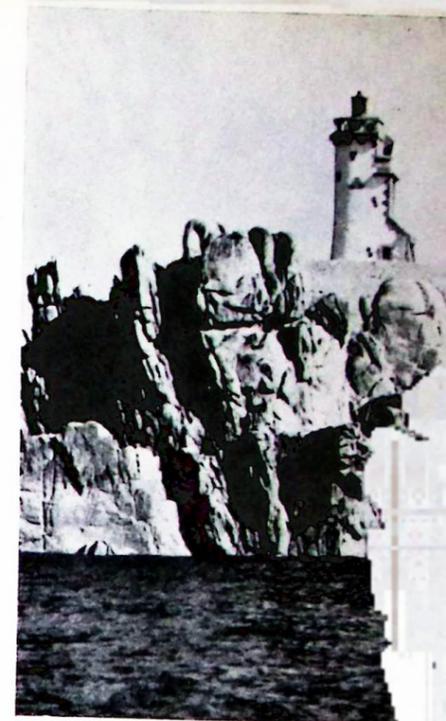
A regret, nous quittons Sainte-Anne-d'Auray et son pardon, car la route est longue et d'autres merveilles nous attendent. A Locmariaquer, le Grand Menhir et l'impressionnant dolmen, dénommé la « Table des Marchands », nous plongent, sans transition, dans la préhistoire que nous retrouvons aux abords de Carnac, dans ces hallucinants alignements du Méneac où ont été dénombrés plus de onze cents menhirs ou pierres dressées et que prolongent les alignements de Kermaric. Nous la retrouvons, aussi, au tumulus Saint-Michel, long de 125 m et haut de 12 m et constitué par un entassement de terre et de pierres sous lequel se trouvent plusieurs chambres funéraires. Et, devant cette débauche de monuments mégalithiques, il est plaisant d'imaginer, comme le veut la légende locale, Saint Cornély, patron des bêtes à cornes, transformant en pierres, les coups de païens lancés à sa poursuite.

Ce pèlerinage aux sources, Quiberon nous amène à Quiberon au double visage, celui de la cité balnéaire aux allures progressistes et celui du Port Marin où grouille le vrai peuple de l'Armor, peuple de rotés marins à la peau tannée, aux mains caïeuses.

La vision fantasmagorique de la côte sauvage de Quiberon, extravagante draperie, longue de 15 km, que la mer a taradée au fil des millénaires, nous accompagnera lors de notre embarquement pour la Cythère bretonne, Belle-Ile, la perle des îles armoricaines, où l'illustre tragédienne Sarah Bernhardt aimait méditer entre deux triomphes et où elle aurait tant souhaité reposer de son dernier sommeil, Belle-Ile où l'âme bretonne se retrouve encore dans toute sa primitive âpreté, Belle-Ile, ses sept ports, son rocher du Chien et sa Côte Sauvage, sa Roche Percée et sa Grotte de l'Apothicaire formant une immense cavité où pénètre la mer, Belle-Ile ou l'enchantement permanent de la Bretagne. Quittant ces lieux enchanteurs, nous nous dirigeons, maintenant, vers Port-Louis, ancienne place fortifiée qui connut son ère de prospérité, sous Louis XIII et Louis XIV, avant d'être évincée par sa voisine Lorient et redevenir ce petit port de pêche où il fait bon flâner et rêver.

Après Quimperlé et son église où l'art gothique s'affirme dans toute sa maturité, nous pénétrons, maintenant, dans Pont-Aven où s'était formée, autour de Gauguin, une école de peintres et où vécut le célèbre barde, Théodore Botrel, qui chanta, partout, les beautés de sa Bretagne. A présent défilent, tour à tour, Concarneau, troisième port de pêche de la France et son émouvante ville close, ceinturée de fortifications, Quimper, capitale du Finistère, et sa cathédrale, superbe tranche d'architecture gothique des XIII<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, à l'exception des deux élégantes flèches, élevées en 1856, sur le modèle de la flèche de Pont-Croix, Quimper et sa rue Kéréon, commerçante, animée, bordée de superbes maisons d'époque, Quimper et ses Grandes Fêtes de Cornouaille où au son des binious et des tambours, des milliers de participants, venus de tous les coins de Bretagne, affirment hautement leur qualité de Breton et le culte inconditionné qu'ils vouent à Dieu et à la Mort. Dans la presqu'île de Penmarc'h toute proche, où la mer sait se faire farouche, cruelle, se dresse, devant la chapelle de Notre-Dame-de-Tronoën, le plus ancien calvaire breton (1491), le plus émouvant aussi, œuvre composite, mais qui commande tous les autres calvaires tant dans ses lignes que dans son message.

L'île de Bréhat baigne ses roches de granit rouge dans une mer bleue, atténuée par les affluents du Gulf Stream.



Par Saint-Tugen, nous gagnons, à présent, un des sites les plus célèbres et les plus impressionnants de Bretagne, la Pointe du Raz, étroit éperon rocheux qui se prolonge en mer par une chaîne de récifs dont le dernier porte le phare de la Vieille. Ce spectacle de grandiose désolation se prolonge dans l'île de Sein, toute proche, qui groupe ses petites maisons blanches le long de ruelles étranglées. Mais, déjà, la Baie des Trépassés, ainsi dénommée, parce qu'elle servait de lieu d'embarquement aux dépouilles des druides, nous convie à rejoindre le continent et, par la Pointe du Van, Pont-Croix dont l'élégant clocher a servi de modèle pour les flèches de la cathédrale de Quimper, et Confort dont la charmante église s'orne d'une roue-carillon au pouvoir miraculeux, à gagner Douarnenez, petit port très actif, blotti au fond d'une immense baie harmonieusement incurvée où reposerait la ville d'Is.

Notre éblouissante randonnée nous conduit d'émerveillement en émerveillement. Après Morgat et ses grottes percées dans la falaise, après la presqu'île de Crozon et ses falaises déchiquetées, plongeant vertigineusement dans la mer, voici Locronan, ses maisons de granit, son vieux puits, mais surtout sa vaste église consacrée à saint Ronan et flanquée d'une adorable chapelle gothique. Notre aimable cicerone guide, à présent, nos pas vers ces villages typiques que sont restés Quilinen avec sa chapelle du XV<sup>e</sup> et son calvaire d'un étonnant verticalisme et Saint-Venec et son curieux calvaire sur socle triangulaire. Pleyben nous retiendra un instant, le temps d'admirer son magnifique enclos paroissial avec sa porte triomphale, sa chapelle-ossuaire, de style flamboyant, son église dominée par une tour-porche de style Renaissance, couronnée par un dôme à lanternons, prototype de toute une série de clochers et de porches bretons, et, surtout, son grand calvaire classique, peut-être le plus imposant de la Bretagne.

Après avoir batifolé dans les Monts d'Arrée, à la recherche du Signal de Toussaines, point culminant de la Bretagne (384 m) et goûter au charme exquis d'Huelgot, de ses bois et de ses eaux vives, nous retrouvons, au contact de Saint-Herbot, l'art sacré dans une de ses impressions les plus accomplies et plus spécialement dans cette clôture en chêne entièrement sculptée qui entoure le cœur de l'église dédiée au protecteur des bestiaux, dans cette clôture où les



Le château de Saint-Malo dominé par la tour « Quic qu'en grogne », renferme un musée original.

artistes bretons ont mis tout leur savoir et toute leur âme. Si Plougastel-Daoulas peut, à juste titre, se targuer de posséder un des calvaires les plus riches de toute la Bretagne, en revanche, Saint-Thégonnec et Guimiliau sont parvenus, au terme d'une rivalité qui dura près de deux siècles, à élever, pour notre plaisir d'esthète les deux enclos paroissiaux les plus achevés de toute la terre armoricaine et s'il est permis de préférer la chapelle-ossuaire de Saint-Thégonnec à celle de Guimiliau, il convient de reconnaître, en toute loyauté, que le calvaire de Guimiliau, fort de plus de deux cents personnages, demeure l'un des plus expressifs, par la qualité de la statuaire, que des mains anonymes ont taillés pour notre édification.

Les merveilles se succèdent à un rythme fou. Morlaix, Roscoff, Saint-Pol-de-Léon et sa Chapelle du Kreisker et son magnifique clocher, haut de 80 m, Saint-Jean-du-Doigt, son église, sa fontaine et ses vieux ossuaires, Ploumanac'h et son oratoire dédié à saint Guirec où les jeunes filles, désireuses de convaler en justes noces, venaient planter des épingles



Châteaubriand, inhumé dans l'île du Grand Bey, poursuit son dialogue secret avec la mer.

dans le nez de l'apôtre, avec tant de naïveté, tant de candeur, tant de ferveur aussi qu'elles finirent par transformer l'appendice nasal du bienheureux, en véritable écumoire, Tréguier, patrie de saint Yves et d'Ernest Renan, Paimpol, magnifiée par Pierre Lot dans son roman « Pêcheurs d'Islande », Ploubazlanec, son ossuaire et son émouvant mur de granit où sont entassées plaques de bois et de marbre rappelant le souvenir des équipages disparus en mer, l'île de Bréhat, sa mer bleue et ses rochers de granit rouge, évoquant irrésistiblement la Méditerranée, Dinard, sa station balnéaire de grand luxe où prolifèrent les palaces, les villas princières et les plages de sable fin, Dinan, enfin, son formidable donjon, jallissant des remparts, telle une figure de proue, et sa place des Cordeliers où les corsaires venaient troquer leurs prises contre de l'or, sont autant de jalons prestigieux sur la route de Saint-Malo, terme de notre merveilleuse aventure. Saint-Malo, bâtie à l'embouchure de la Rance, sur un îlot de granit, n'était plus, il y a 20 ans qu'un amas de ruines. Grâce à une reconstruction aussi habile que respectueuse du caractère de la vieille cité, Saint-Malo revit, aujourd'hui, à l'abri de ses magnifiques remparts et tandis que la ville vibre toujours au récit des exploits de Surcouf et de Duguay-Trouin, Châteaubriand, inhumé tout près de là, dans l'île du Grand Bey semble poursuivre, inlassablement, son dialogue secret avec la mer, l'égérie de ses premiers rêves, la compagne de ses dernières visions.

Yves BOYEN.

Photos : Cas Oorthuys, extraits de « Voici la Bretagne ». Editions Flammarion, Paris.

### Le rayonnement de la foire internationale de Bruxelles

La 38<sup>e</sup> Foire internationale de Bruxelles — qui se tiendra au Heysel du 30 avril au 11 mai 1965 — est assurée, au début du mois de décembre, de la participation de quinze gouvernements qui ont manifesté leur intention d'être officiellement représentés à cette manifestation. Ce sont : l'Autriche, la République Arabe Syrienne, le Danemark, la Grande-Bretagne, la Haute-Volta, la Hongrie, l'Inde, l'Italie, le grand-duché de Luxembourg, la Pologne, la Suède, la Tchécoslovaquie, la Turquie, l'U.R.S.S. et les Etats-Unis. Des pourparlers sont en cours avec plusieurs autres gouvernements étrangers.

On le voit, cette première série d'adhésions donne un aperçu éloquent du rayonnement de la Foire internationale de Bruxelles et de l'intérêt que portent à celle-ci tant les Etats hautement industrialisés que les pays en voie de développement.

La participation officielle du Danemark, de la Grande-Bretagne, de la Suède et des Etats-Unis revêtira la forme de stands d'informations.

La Hongrie présentera, entre autres, des produits de son riche artisanat; le stand de la Haute-Volta permettra aux visiteurs de faire connaissance avec les ressources économiques de ce jeune Etat africain; la Pologne rassemblera dans son pavillon un échange-tillonnage important de sa production industrielle et artisanale.

23 novembre 1964.

## Le Bourbonnais

par M. Evrard Op de Beeck

Président du Willemsfonds - Section d'Aarschot

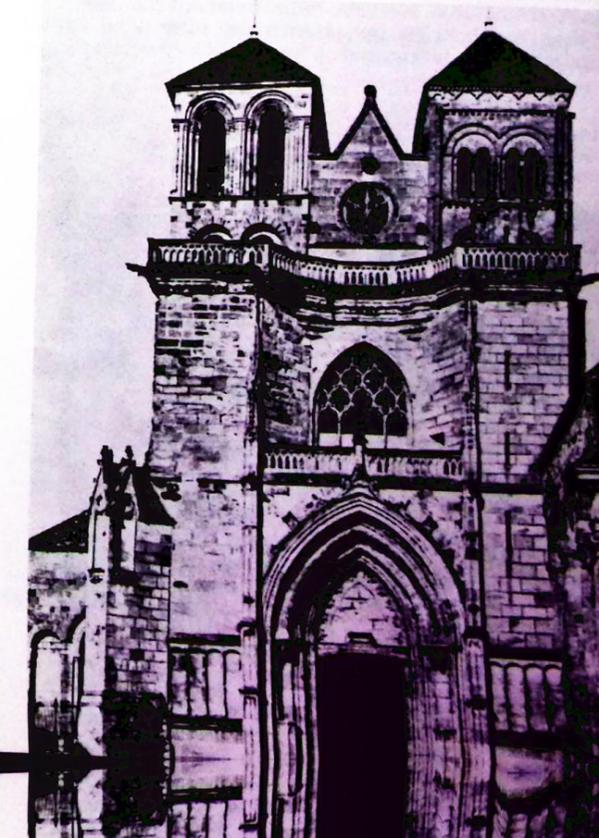
ETONNE, décontenancé, voire dérouter par l'extraordinaire pouvoir magnétique qui se dégage de chaque entraille de ce sol promu, dès ses origines, aux destinées les plus nobles et les plus sublimes, de ce sol qui eut le privilège d'enfanter la France et qui se drape, encore aujourd'hui, jusque dans ses recoins les plus intimes, d'un prestige sans pareil, de ce sol dont la seule évocation suscite, de par le monde, des sentiments confus où l'admiration le dispute à l'envie, le respect à la convoitise, un auteur haïssement inspiré s'est écrié, un jour, en évoquant cette Ile de France, berceau d'une nation aussi fière que vaillante : « C'est presque un pays difficile à décrire. Rien ne vous y frappe en tant que rien ne vous y heurte. Tout y est aisance, mesure et sou-

Séduits, sans doute, par la pertinence de ce jugement, charmés, peut-être, par ses résonances lyriques, certains chroniqueurs n'ont pas hésité à appliquer au terroir brabançon cette formule à la fois aimable, attachante et avantageuse. Il sort, évidemment, de notre propos, de juger de l'opportunité de cette application à ces deux robustes entités nationales que constituent l'Ile de France et le Brabant, à ces deux entités qui peuvent s'enorgueillir d'un passé commun, riche de plus de huit siècles d'échanges culturels et commerciaux mais il nous a semblé en entendant M. Op de Beeck, le sympathique et talentueux président de la section d'Aarschot du Willemsfonds, chanter, avec autant de passion que de dilection les beautés séculaires, le charme subtil et les trésors artistiques de ce Bourbonnais qui occupait l'affiche de ce premier entretien réservé aux auditeurs d'expression néerlandaise, que le beau pays de Bourbon aurait pu, au même titre que le Brabant, se réclamer de cette poétique définition de l'Ile de France.

Au fur et à mesure que, sous la palette magistrale de notre mentor, le décor s'articulait, que les éléments s'imbriquaient, que les profils se dessinaient, que les perspectives s'accroissaient et que les contours se découpaient, se fortifiaient en nous, le désir de goûter, à notre tour, aux délices et ivresses de cette région admirablement plantée, au cœur même de la France, dont elle constitue, en quelque sorte, le centre géodésique, de cette région qui possède cette caractéristique frisant le paradoxe, d'être en même temps l'une des plus fréquentées (des millions d'usagers de la N. 7 la traversent, chaque année, dans leur course vers les rivages méditerranéens) et, si l'on excepte Vichy, la station thermale de renommée mondiale, l'une des plus méconnues, voire des plus ignorées de toute la France.

Après nous avoir rappelé, au cours d'une brève mais vivante esquisse historique, que le Bourbonnais tire son nom de Borvo, le dieu gaulois des sources, protecteur, par excellence, des thermes et

avoir évoqué les bienfaits de la « pax romana » qui vit éclore, tour à tour, les villes d'eau de Vichy, Bourbon et Nérès, cette dernière se doublant d'un poste stratégique et se rangeant avec son temple, son théâtre, ses opulentes villas et son palais, résidence du gouverneur, parmi les cités les plus opulentes de l'époque, M. Op de Beeck, en historien averti, nous conta les hauts faits de ces seigneurs qui, tant par les armes que par le jeu habile des alliances, allaient façonner ce prestigieux duché de Bourbon dont la puissance et le lustre devaient, bientôt, porter ombrage au pouvoir central et entraîner, en 1527, le rattachement du duché à la Couronne et sonner le glas des dernières espérances bourbonnaises. Mais n'anticipons pas. Après les invasions barbares et l'hégémonie franque, on assista, en Europe occidentale, à un effritement de l'autorité royale, effritement qu'accéléraient encore les invasions normandes. Dans le Bourbonnais, cet esprit d'indépendance fut cristallisé par un illustre officier du nom d'Aimard ou Adhémar qui fit don de sa villa de Souvigny aux moines de Cluny. Par ce geste, Aimard avait officiellement dressé l'acte de naissance du Bourbonnais. Sous l'impulsion des Archambault, l'extension de la seigneurie, commencée au XI<sup>e</sup> siècle, se poursuivit durant tout le XII<sup>e</sup> siècle, englobant, entre autres, Montluçon et conférant au Bourbonnais son visage définitif qui correspond assez sensiblement aux limites actuelles du département de l'Allier.



L'église Saint-Pierre à Souvigny, nécropole des Ducs de Bourbon.

Moulins, chef-lieu du département de l'Allier, connaît le charme et la douceur des heures qu'égrènent lentement les cloches de son Jacquemart.

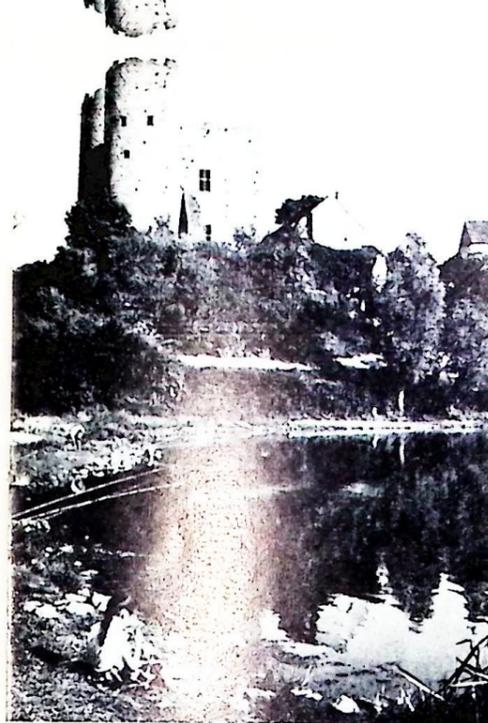
heurs et malheurs de la France. Mais si bref que fut son éclat, le Bourbonnais n'en fut pas moins, du temps de sa splendeur, un foyer irradiant tant dans le domaine culturel qu'artistique. Avec comme toile de fond les beautés naturelles du Bourbonnais, beautés sur lesquelles les ans n'ont pas de prix, suivons, maintenant, notre aimable guide, à la découverte des reliques du passé.

Des quelque cent-quatre-vingt-sept sanctuaires romains classés qui sertissent les campagnes et les villettes de l'Allier sont offertes successivement à notre admiration et à notre méditation, celle de Nèris-Bains dont le curieux et vénérable ensemble domine le vallon où se déploie le quartier thermal, déjà réputé sous le régime romain, celle de Châteauneuve, datant en partie du XI<sup>e</sup> siècle, celle de Saint-Hilaire au gracieux porche polylobé, enfin, et surtout, la merveille des merveilles, l'église Saint-Pierre à Souvigny qui laisse parfois l'esthète le profane tant par ses perspectives étonnantes que par l'ordonnance parfaite de sa nef centrale et de ses bas-côtés, cette église où s'affirme l'influence cisalpine, cette église qui possède le privilège d'être la nécropole des ducs de Bourbon et qui abrite les superbes tombeaux de Louis II de Bourbon et de Charles I<sup>er</sup> de Bourbon, cette église qui paraît presque irréaliste lorsque, par les beaux soirs d'été, les feux croisés des projecteurs en caressent les contours.

Les yeux encore éblouis par cette vision paradisiaque, nous partons le cœur léger à la conquête de cet autre sommet de l'architecture civile et religieuse qu'est resté Moulins, capitale du Bourbonnais et chef-lieu du département de l'Allier, Moulins, immortalisé par Théodore de Banville, Moulins où s'offrent à nos regards admiratifs, le cocasse Jacquemart avec sa famille d'automates, marquant tous les quarts d'heure, sa rue des Orfèvres aux vieilles maisons surannées, son donjon du XIV<sup>e</sup> siècle, seul vestige de l'ancien château des ducs de Bourbon, son pavillon d'Anne de Beaujeu, petit bijou de la Renaissance, sa cathédrale avec ses tours altièrres défiant l'azur, avec son chœur, bel exemple du gothique flamboyant, avec ses vitraux armoriés où s'inscrit l'histoire des Bourbon, avec surtout son triptyque de la Vierge, ce chef-d'œuvre pictural que l'illustre Maître de Moulins, dont une Vierge à l'Enfant est conservée au Musée d'Art Ancien de Bruxelles, a composée avec une maestria étourdissante, comme s'il avait voulu ramasser dans cette toile toute l'aveuglante beauté de ce coin de France.

Poursuivant notre périple, nous gagnons, maintenant, Bourbon-l'Archambault; ancienne capitale du Bourbonnais, célèbre par la vertu de ses eaux, considérées comme les seules qui soient spécifiques dans les affections rhumatismales, Bourbon-l'Archambault qui s'enorgueillit d'avoir accueilli les plus grands noms de France : Scarron, Boileau, Corneille, Racine, le Grand Condé, Henriette de France, Fénelon, Mme de Sévigné, Mme de Montespan qui y mourut en 1707 et, plus tard, Talleyrand, Saint Saëns, Massenet, Paul Bourget et bien d'autres encore conquis par les propriétés curatives de ses sources, Bourbon-l'Archambault qui a gardé comme témoignage de son glorieux passé, trois tours de sa forteresse moyenâgeuse que prolonge cette fameuse tour Quiengrogne construite au XIV<sup>e</sup> siècle par le duc Louis I<sup>er</sup> qui bravant les murmures de son peuple se serait écrié : « Je la bâtirai qui qu'engroigne ».

Notre randonnée se poursuit vertigineuse et grisante. Montluçon, capitale industrielle du Bourbonnais où la vieille ville toute taraudée par les ans, semble chercher un suprême appui contre le machi-



Bourbon-l'Archambault a gardé comme témoignage de son glorieux passé trois tours de sa forteresse moyenâgeuse...

nisme envahissant, sous les tours de l'ancien château des ducs de Bourbon, nous fait songer à un autre haut lieu de l'Allier, Vichy, capitale thermale du Bourbonnais, relancée par Napoléon III, en 1870, et qui offre aux curistes comme aux touristes, outre les ressources de sa thérapeutique dispensée par ses douze sources légalement reconnues et ses trois établissements thermaux, une gamme éblouissante de distractions tant d'ordre physique que d'ordre intellectuel qui ne trouve pas son pendant dans toute la France.

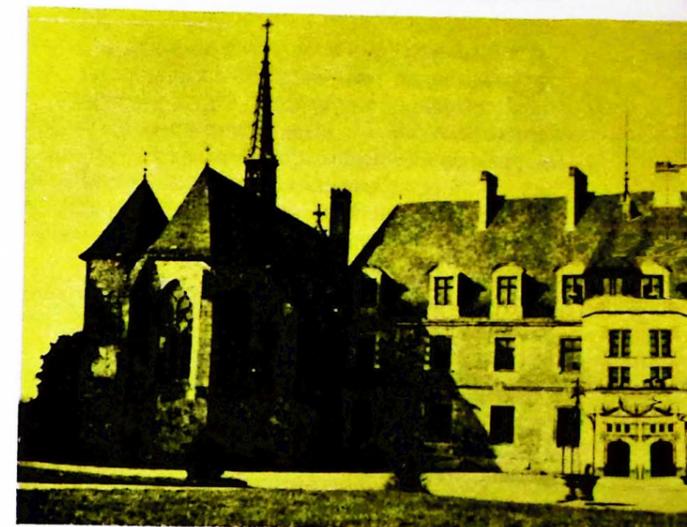
Après un court crochet au cœur de la forêt de Tronçais, peuplée de magnifiques chênes et par Saint-Pourçain, centre vinicole, où Bacchus aurait aimé s'attarder, notre ronde fantastique s'achève par le royal défilé de castels et manoirs chargés de reminiscences et de poésie et dans cette joute pacifique, on ne sait s'il convient d'attribuer la palme au château de Jaligny qui exhibe, avec orgueil, sa majestueuse façade flanquée de deux tours massives ou à celui de Lapalisse qui couve derrière son harmonieux corps de logis du XVII<sup>e</sup> siècle un authentique musée et sous les ogives de son élégante chapelle du XV<sup>e</sup> siècle, le souvenir de Jacques II de Chabannes, le célèbre « Monsieur de La Palice », mort en héros, en 1515, devant Pavie et dont la bravoure fut si irrévérencieusement tournée en dérision par La Monnoye dans sa très méchante « Chanson de M. de La Palice, ou encore au château de Balaine dont l'architecture ne tranche pas sur la banalité des constructions du début du XIX<sup>e</sup> siècle mais dont le parc vaste de 30 hectares, avec ses quatre mille espèces arborescentes, ses dix mille espèces florales et ses quelque cent variétés de rhododendrons est l'un des plus féériques que l'on puisse imaginer.

Sachons gré à M. Op de Beeck de nous avoir offert, avec cet enthousiasme primesautier et cette fer-



Vichy, capitale thermale du Bourbonnais.

veur communicative dont il semble avoir le secret, un authentique bain de jouvence non seulement pour le corps mais aussi pour l'esprit. Au cours de la dégustation communautaire d'un vin clair et du cru qui suivit ce brillant morceau d'éloquence, le public, par son attitude quasi hiératique, sembla vouloir marquer au conférencier toute sa gratitude pour lui avoir fait découvrir, au-delà, d'une boisson hier peut-



Le château de Lapalisse évoque encore pour nous le souvenir de Jacques II de Chabannes, le célèbre « Monsieur de La Palice ».

être encore marquée, à ses yeux, du sceau de l'anonymat, toute l'âme vibrante et passionnée d'un peuple qui, de tout temps, allia le courage à l'ingéniosité.

Y. B.

### Les arbres du verger d'Hougoumont

C'est avec une vive satisfaction que nous apprenons que le vœu de voir le verger d'Hougoumont reboisé et reprendre ainsi son admirable aspect d'autrefois, sera réalisé.

M. Th. Fleischman, Président d'Honneur — Fondateur de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes, vient de recevoir la lettre suivante de la Commission royale des Monuments et des Sites :

« En complément de notre lettre du 10 septembre 1964, relative à l'abattage des arbres de la ferme d'Hougoumont dans le périmètre du site du champ de bataille de Waterloo, à Braine l'Alleud et Plancenoit, nous avons l'honneur de vous faire connaître que la Commission Royale des Monuments et des Sites a marqué son accord sur le programme de replantation présenté par M. le Comte Baudouin d'Oultremont, programme visant à rétablir la physionomie du site du champ de bataille.

» D'autre part, le Service du Plan Vert de l'Administration de l'Urbanisme et de l'Aménagement du Territoire a également donné un avis favorable à la proposition de replantation précitée ».

On ne peut que se féliciter de l'heureux aboutissement de la protestation de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes à qui vont les vifs remerciements de tous ceux qui ont à cœur de voir respecter certaines choses du passé...

*Pour servir à l'Histoire  
d'OHAIN en Brabant wallon :*

# Le culte de SAINTE WIVINE

**C**ÉLEBRE pour bien des raisons, le joli village d'Ohain, au chemin creux connu dans le monde entier grâce à Victor Hugo, est un des hauts lieux de la résistance contre le duc d'Albe et possède une Eglise qui vient d'être restaurée avec autant de goût que de compétence. Son site inchanté depuis longtemps, avec la tour sarrasine datant du XIIe siècle mais reconstruite au XVIe, vient d'être classé par la Commission des Sites.

Cette église de forme basilicale contient outre les superbes stucs de 1759, tous différents, de for belles boiseries et deux statues naïves de St-Sébastien et de St-Roch de facture tout à fait exceptionnelle. L'aile droite est consacrée à Ste-Wivine dont l'autel surmonté de sa statue de dentelle noire vêtue, est un des derniers autels dotés du Brabant.

Sainte Wivine, fondatrice et première supérieure de l'Abbaye bénédictine de Grand-Bigard, descendait des Seigneurs d'Oisy-Inchy-Crèveœur, châtelains de Cambrai. Née en 1103, elle a inspiré plusieurs



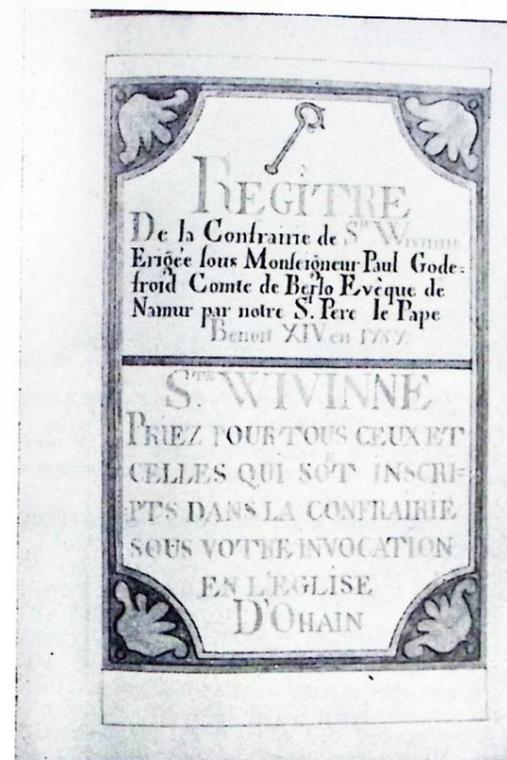
Détail de la bannière montrant l'autel de sainte Wivine en 1763. Petits personnages en costume du temps.

tombeau de Wivine est le but d'un pèlerinage où l'abbesse est invoquée pour les maux de gorge.

Le couvent de Grand-Bigard subit l'attaque du temps et des hommes comme ce fut le sort de la plupart des abbayes de la forêt de Soignes. Les violences et les confiscations remplacèrent le calme et la méditation. Le 15 novembre 1796, l'abbaye de Bigard fut supprimée et l'association des sœurs dispersée en vertu de la loi du 15 Fructidor an IV.

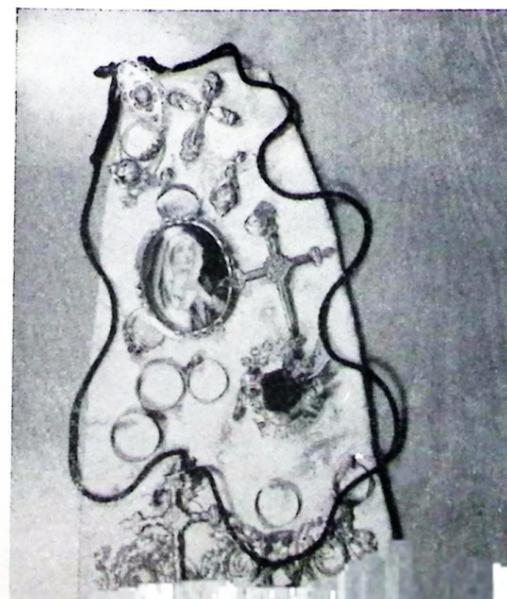
Cependant, le 5 juin 1805, Mme C.M. de Cas-saignard, dernière abbesse du Monastère, vint remet-

Détail de la bannière de Sainte-Wivine montrant l'église d'Ohain en 1763.



Page de garde du registre de la Confrérie de Sainte-Wivine (1757).

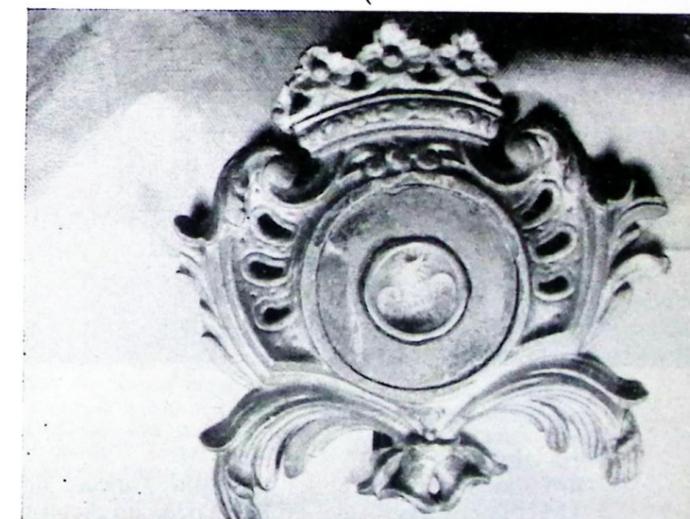
Trésor de la Sainte constitué de bijoux donnés en reconnaissance.



tre au curé de N.-D. du Sablon, ce qu'elle avait pu soustraire à la confiscation et notamment les reliques de Wivine. L'Eglise des Arbalétriers est ainsi devenue le principal lieu de dévotion à la Vierge brabançonne.

Jusqu'au XVIIIe siècle, les religieuses déniaient farouchement toute authenticité aux reliques éparpillées de la Saint. Mais le 30 août 1714, elles furent déposées dans une nouvelle châsse d'argent par les soins de Mgr van der Noot devenu ensuite évêque de Gand. Celui-ci en emporta dans son diocèse quelques fragments qui furent à l'origine d'une dispersion. Et l'on signale des reliques de Sainte-Wivine à Burcht, Grand-Bigard, Deurne-lez-Diest, Afflighem, Sart-Risboit, Wiscour, Glabeck, Berlaymont, etc..., et à Ohain.

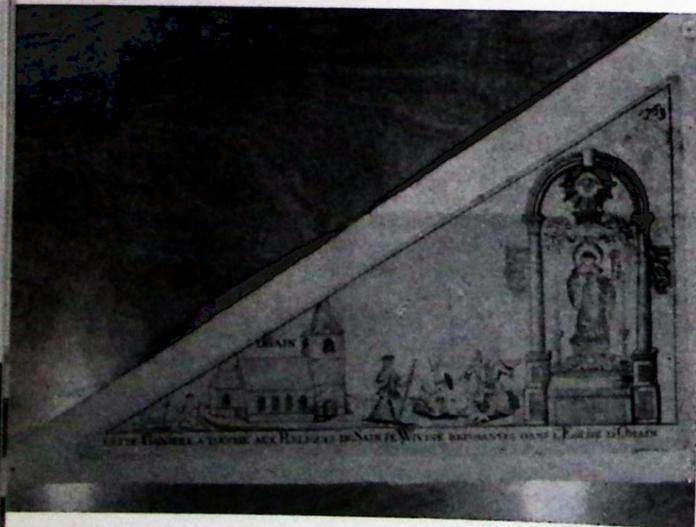
Depuis 1719, un grand pèlerinage annuel rassemble en l'Eglise St-Etienne, les membres de la confrérie qui invoquent Wivine le 17 décembre, contre les maux de gorge et des yeux, la pleurésie, les abcès, la peste, les fièvres chaudes et la coqueluche.



Reliquaire de Sainte-Wivine contenant une partie de la mâchoire de la Sainte. (Trésor de l'église St-Etienne d'Ohain.)

On y vénère les reliques de la Sainte — une partie de la mâchoire — remise à la Vicomtesse d'Angest d'Ohain par Mgr van der Noot, évêque de Gand, avec l'assentiment de Mgr de Berlo, évêque de Namur à l'époque.

Toute la correspondance de l'époque à ce sujet est gardée dans les archives du Conseil de Fabrique de St-Etienne. C'est ainsi que l'on possède encore une lettre de Namur du 12 août 1719 authentifiant les reliques, une lettre de Mgr van der Noot à la Vicomtesse d'Angest la mettant en garde pour les au-



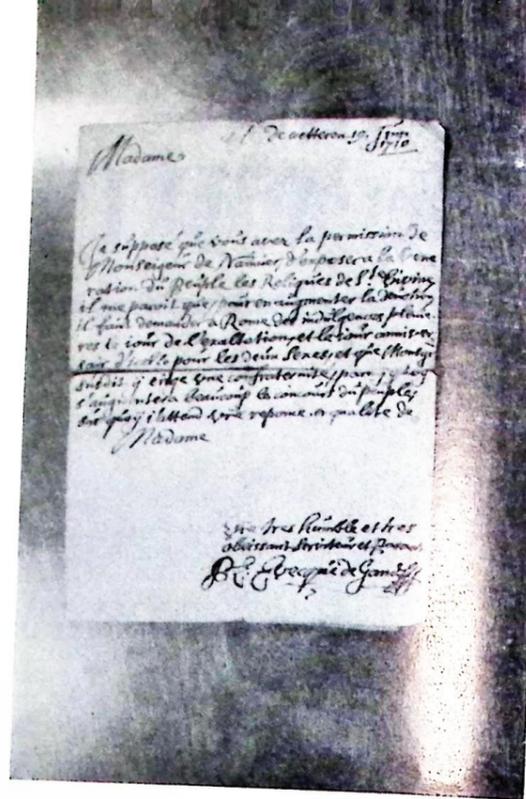
Ancienne bannière de 1763.

écrivains dans les premiers temps; l'on peut citer Gielemans, chanoine de Rouge Cloître (XVe siècle) et le chanoine Colyns (1630).

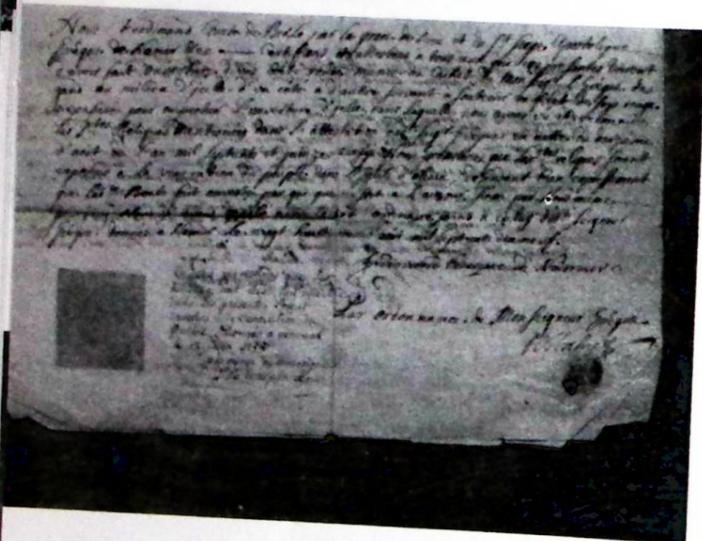
Cette Sainte influence donc à plusieurs points de vue l'histoire de la Forest de Soignes et c'est à ce titre qu'elle nous intéresse surtout. Elle mourut le 17 décembre 1170 à Bigard. Depuis cette date, le



Autorisation de l'Evêque de Namur de détenir les reliques de la Sainte et création de la Confrérie de Sainte-Wivine en 1756 par le comte de Berlo, évêque de Namur dont la paroisse dépendait à cette époque.



Lettre de Mgr van der Noot, évêque de Gand, datée du 19 juin 1719.



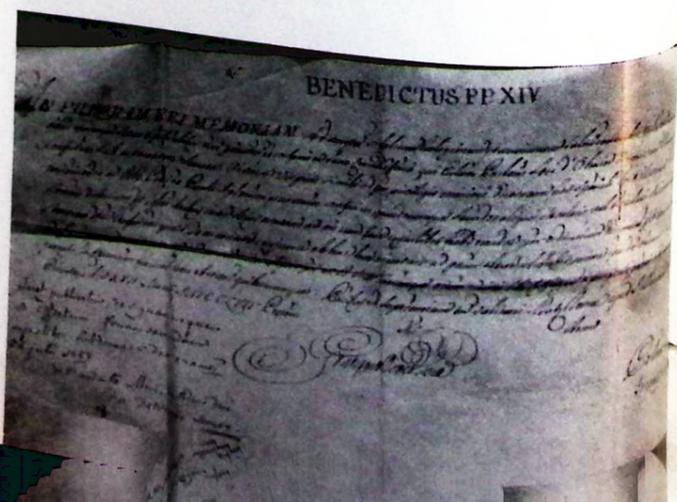
deux fois centenaire avec beaucoup de douceur et de vigilance.

H.-P. HENRI-JASPAR,  
Membre de la Société royale  
d'Archéologie de Bruxelles.

#### BIBLIOGRAPHIE

1. Sainte Wivine, vierge, par un Frère des Ecoles chrétiennes, publié à Lierre chez Joseph Vanin (1913).
2. Archives du Conseil de Fabrique de l'Eglise St-Etienne à Ohain.
3. Sander Pierron : Histoire de la Forest de Soignes.
4. Wauters : Histoire des environs de Bruxelles.
5. Sanderus (Ant.) : Chorographia Sacra Brabantiae (La Haye 1726).
6. Archives de la Ville de Bruxelles.

Titre des indulgences accordées par Benoît XIV en 1757.



## Un souvenir du Château de Rixensart :

### Le séjour du Comte Charles-Forbes-René de Montalembert



Charles-Forbes-René,  
comte de  
Montalembert.

UNE promenade qui reste toujours ravissante est celle qui nous mène de Genval par le hameau de Rosière-St-André à la lisière des bois de Rixensart, le long de la Lasne d'où nous apercevons à notre droite les tourelles bulbeuses du château de Rixensart se reflétant dans l'étang et s'élevant au travers de sapins majestueux.

Ce vieux manoir Renaissance, bâti en 1633 par le général espagnol Ambrosio Spinola, appartient à la famille de Mérode et est un des joyaux de notre Brabant (1).

Que de souvenirs n'évoque-t-il pas. Ainsi, celui de Charles-Forbes-René, comte de Montalembert qui dans une atmosphère d'ancienne chevalerie, avait fait de Rixensart son endroit de prédilection. Son âme romantique et fougueuse y trouva le ravissement.

Montalembert naquit à Stanmore Hill, le 18 avril 1810. Chose étrange : la mère de Montalembert était Anglaise, mais c'est en Belgique et principalement en France que le Comte acquit le renom qui lui valut la considération de tous.

Il avait épousé à Trélon, en août 1836, Anne de Merode, fille du comte Félix de Merode, propriétaire du domaine de Rixensart. Nous retrouvons d'ailleurs dans une de ses lettres, le récit de ce mariage, particulièrement intéressant par l'étude qu'il y fait des mœurs demi-féodales de cette époque.

En octobre 1830, il avait fondé en collaboration avec Lamennais le journal « L'Avenir » (395 numéros du 14.10.1830 au 15.11.1831) qui avait pour devise « Dieu et Liberté », revendiquant en dehors de la liberté pour les nations opprimées, la liberté en matière de religion, d'enseignement et d'association et, en 1831, avait été condamné par le gouvernement français de l'époque, pour avoir ouvert une école sans autorisation. Au cours de cette même année, « L'Avenir » fut suspendu par Rome et en 1832, le pape Grégoire XVI par l'encyclique « Mirari Vos » désavouait les principes dont Lamennais, appuyé par Lacordaire et Montalembert, s'était fait l'ardent protagoniste.

Parmi les disciples de première heure Lamennais n'en eut pas de plus brillants, ni de plus hardis que Montalembert et Lacordaire. Ce dernier, à 22 ans, était passé du barreau parisien au séminaire de St-Sulpice, et avait été ordonné prêtre en 1827. Dans « L'Avenir », il avait commenté la décision prise, en ces termes : « Nous porterons pieds nus cette protestation s'il le faut, à la ville des apôtres... »

(1) La poétique beauté du château aux vieux murs lourds d'histoire a été éloquemment décrite dans l'article intitulé « Rixensart ou l'invitation au château » que Jean Piérard lui a consacrée en mars dernier, dans notre Revue.

et l'on verra qui arrêtera sur la route le pèlerin de Dieu et de la Liberté ».

Le comte Charles de Montalembert était parti lui aussi, du même élan que Lamennais; lui aussi se sépara du maître lorsque Rome l'eut condamné; il trouva dans l'éloquence l'occasion de continuer son apostolat. En 1835, il entra à la Chambre des pairs, et de 1849 à 1851, devant des auditoires tumultueux des assemblées parlementaires, il s'imposa littéralement par ses brillantes qualités oratoires. Possédant une abondance et une élégance naturelles, sainte Beuve le qualifiait de « chevalier intrépide et brillant ».

Ecrivain de talent, nous connaissons ses belles fleurs de poésie dans son « Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie » (1836), d'autres encore dans son « Histoire des moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard » (1860). On croit lire les chants d'une épopée lorsqu'il évoque les antiques saints d'Irlande, les paysages tristes et sauvages des Hébrides, la vie des moines de Cîteaux et de Cluny. On lui reprochera peut-être d'être trop oratoire.

Pour en revenir à Rixensart, nous savons que, dès le début, Montalembert fut réellement conquis par le charme médiéval qui s'en dégagea, et, dès son mariage, il y vint passer quelques mois chaque année. Il y occupa une chambre dans l'aile orientale qui était constamment à sa disposition.

Vers 1860, on y avait placé les meubles qui, à Bruxelles, garnissait l'appartement de son beau-père, Félix de Merode, mort en 1857.

Il demeura fidèle à Rixensart qui lui fut une détente salutaire après les débats mouvementés des assemblées. Sa vie active y trouva des repos exquis mais n'y chômaît toutefois pas. Sans aucun doute y rédigea-t-il maintes pages de cette épopée dont nous parlions ci-avant, son « Histoire des Moines d'Occident ».

Lors du Congrès de Malines en 1867, il passa quatre mois à Rixensart. Déjà il souffrait terrible-



Anne-Marie-Henriette, comtesse de Merode, épouse du comte de Montalembert. Le portrait à la Comtesse fait partie des collections de son petit-fils, le comte G. de Hemricourt de Guinne.

ment du mal, un abcès à la gorge, qui devait l'emporter trois ans plus tard. Que d'admirateurs n'y reçut-il pas ! Certains restaient plusieurs jours près de lui. Entre autres : le Comte de Paris, le Duc d'Aumale et également le Père Hyacinthe, ex-communié par la suite et qui — reprenant son nom de Charles Loyson — célébra le culte anglican à Neuilly.

Ce fut sa dernière apparition à Rixensart. La commune a voulu perpétuer le souvenir du célèbre orateur en baptisant « Avenue Montalembert » une des plus charmantes avenues de la localité.

Avant de quitter la région, nous ne manquerons pas de nous recueillir quelques instants devant la

Pierre commémorative dans l'église et sur laquelle on lit, sous les armoiries du Comte :

EN PIEUX SOUVENIR  
DE CHARLES FORBES RENE, COMTE DE  
MONTALEMBERT,  
NE A STANMORE HILL, LE 18 AVRIL 1810  
PAIR DE FRANCE HEREDITAIRE  
DEPUTE AUX ASSEMBLEES NATIONALES  
L'UN DES QUARANTE DE L'ACADEMIE  
FRANCAISE  
SES TRAVAUX HISTORIQUES ET SES LUTTES  
POLITTIQUES EURENT UN SEUL BUT  
DEFENDRE AVEC UNE INVINCIBLE ARDEUR  
LA VERITE ET LA JUSTICE.  
EN 1867, SOUTENU DANS SES SOUFFRANCES  
CRUELLES PAR SA FOI VIVE ET SON PERSE-  
VERANT AMOUR DU TRAVAIL,  
IL SEJOURNA QUATRE MOIS DANS LE  
CHATEAU DE RIXENSART.  
IL MOURUT PIEUSEMENT A PARIS  
LE 13 MARS 1870.

SA FEMME  
ANNE MARIE HENRIETTE  
COMTESSE DE MERODE  
ET SON BEAU FRERE  
MONSEIGNEUR DE MERODE,  
ARCHEVEQUE DE MELITENE,  
ONT VOULU PERPETUER ICI  
LA MEMOIRE  
DE CETTE AME GENEREUSE.

C. Dehair.

## Vocation Internationale de Bruxelles

Dans une étude consacrée à Bruxelles, M. Lucien Cooremans, bourgmestre, révèle quelques chiffres qui attestent l'évidente vocation internationale de la capitale belge.

**Organismes internationaux :** Plus de 1.500 sociétés ou organisations internationales ont établi leur siège social à Bruxelles. En moyenne, il s'y déroule un congrès international par jour. Environ 10.000 fonctionnaires européens travaillent à Bruxelles et l'effectif européen qui y réside, grâce à l'installation du Marché commun et de l'Euratom, est évalué à 18.000 personnes.

**Tourisme, commerce et industrie :** Cette situation a considérablement développé les effectifs diplomatiques ainsi que les investissements étrangers et influencé favorablement le tourisme et son industrie.

Le rôle dominant de Bruxelles en tant que centre commercial est démontré par les quelque 83.000 tonnes de marchandises qui y sont amenées annuellement par plus de 9.000 camions et remorques. Quant aux installations maritimes, elles ont enregistré l'an passé, l'arrivée de 38.842 bateaux avec 10.129.169 tonnes de marchandises et 802 transports maritimes avec 562.416 tonnes de marchandises.

L'importance de ce trafic international stimule considérablement l'activité bancaire et il convient de noter que 21 chambres de commerce étrangères ont leur siège à Bruxelles.

**Equipement technique :** L'équipement technique de Bruxelles est des plus avancés et, les congrès inter-

nationaux de l'éclairage l'ont maintes fois confirmé, Bruxelles est la ville la mieux éclairée d'Europe. Ces dernières années plus de 11.000 points lumineux ont été ajoutés au réseau existant.

La capacité totale des parkings couverts est de 6.000 voitures. Des complexes pour un total de 4.000 voitures sont projetés et déjà en cours d'exécution. Leur concentration dans un rayon de 700 m du centre de la ville est unique en Europe.

**Commerce local :** Environ 600.000 personnes et 230.000 voitures pénètrent chaque jour dans le centre de Bruxelles, où l'on trouve, en dehors de 2.320 débits de boissons, 60 cabarets, 71 hôtels et 50 restaurants.

**Promotion artistique et culturelle :** Sur le plan artistique et culturel, le rôle de la capitale est des plus importants. On y compte 13 théâtres, 30 galeries d'art, 32 musées et de nombreux cinémas.

La Ville de Bruxelles possède d'autre part un réseau complet d'établissements scolaires allant de la crèche à l'institut supérieur de niveau universitaire et plusieurs écoles étrangères : française, anglaise, hollandaise, allemande, israélienne. Une école européenne est située dans l'agglomération bruxelloise.

Enfin, malgré la modernisation de Bruxelles-ville, les trésors architecturaux de la cité ont été sauvegardés et mis en valeur par d'heureuses restaura-

## AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS

### A la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes

Au sommaire du bulletin de décembre 1964 de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes figurent notamment :

A propos d'un buste de Napoléon (Maurice Frère).

Les Scots Greys (François T'Sas).

Reconnaissance de l'embouchure de l'Escaut sous le Consulat (Fernand Beaucoeur). Souvenirs et Témoins de l'Empereur à Londres, en 1830 (Jean Puraye).

Le prochain numéro du Bulletin, qui paraîtra au début de l'année 1965, sera entièrement consacré à l'ensemble des initiatives belges et étrangères qui seront prises pour commémorer le 150<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de Waterloo.

M. Henri Janne, ministre de l'Education Nationale et M. R. Van Eslande, ministre de la Culture adjoint à l'Education Nationale ont marqué le sympathique intérêt qu'ils portent à l'œuvre historique de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes en lui accordant leur haut patronage.

« Napoléon et la Musique ». Tel est le titre d'un important ouvrage de M. Théo Fleischman qui paraîtra prochainement aux Editions Brepols (Bruxelles).

### Cercle pégage

Excursion pédestre. — Dimanche 3 janvier 1965. — Réunion à 9 h 45, Gare du Midi. Départ à 10 h 04 pour Buzingen, arrivée à 10 h 19, Eisingen, Kluisbos, Essenbeek, Espinette, Bois de Hal, Steenputbeek, Molenbeek, Tourneppe (P.-N. en face de l'église); Bruineput, Meigemheide, Laarheide, Beersel. Retour en autobus. 14 km.

Pilote : M. J. Bernaerts.  
Pour rejoindre au P.-N. : A Uccle-Calevoet, autobus vicinal « Halle » pour Tourneppe à 5' et 35'.

### Une formule à imiter

Jean Verdier — ancien directeur de la Sécurité nationale française — et actuel préfet de Seine-et-Marne — s'intéresse beaucoup aux... pique-niqueurs.

C'est en effet sur son initiative que le Comité du Tourisme et les Eaux et Forêts de son département viennent de réaliser un certain nombre d'installations particulièrement intéressantes, en lisière de très belles zones forestières.

Ainsi, en bordure de la forêt de Villefermoy — à proximité du carrefour des Huit Routes — un ensemble comprend un parking, des tables et des bancs... et même des corbeilles à papiers. Enfin, un ensemble de plans indiquent des itinéraires pédestres de longueurs différentes.

D'autres installations analogues sont en voie d'achèvement. Enfin, une initiative touristique intéressante dans la région parisienne.

### Transvaal...-lez-Bruxelles

Sait-on pourquoi un quartier d'Auderghem, desservi par le tram 25, porte le nom de Transvaal ?

C'est parce que, à l'époque de la guerre des Boers au Transvaal, il y avait à cet endroit dans la vallée de la Woluwe, une usine de munitions qui fournissait des cartouches aux Boers.

L'usine en question était située dans un endroit encore presque inhabité, près du lieu-dit « het brugskén » et il ne fallut pas beaucoup de temps avant que le peuple lui trouve un nom approprié.

Soixante-cinq ans après, on a peut-être oublié la guerre des Boers, mais le nom de Transvaal a survécu comme il a survécu également sur l'enseigne de mainte auberge. Et pour aller aujourd'hui de Bruxelles au Transvaal, il suffit de prendre le tramway bruxellois...

### Le VI<sup>e</sup> prix de composition musicale Prince Rainier III de Monaco

Le prix de composition musicale Prince Rainier III de Monaco sera décerné pour la sixième fois en mai 1965, la date limite d'envoi des manuscrits étant fixée au 1er avril 1965.

Le concours comprend trois catégories qui sont dotées comme il suit :

1. Un prix de 5.000 FF pour une œuvre de musique de chambre, jusqu'à l'octuor inclusivement et n'excluant pas une participation vocale;

2. Un prix de 10.000 FF pour une œuvre de musique orchestrale, avec ou sans soliste, mais excluant une participation chorale;

3. Un prix de 30.000 FF pour une œuvre de musique scénique (opéra ou ballet notamment) d'une durée maximale de trois heures, entractes compris.

Des mentions, dotées ou non de récompenses, pécuniaires, pourront également être décernées.

Les œuvres récompensées pourront être exécutées à Monaco au cours de l'année qui suivra la décision du jury.

### Subventions aux compositeurs belges

Le ministère de l'Education nationale porte à la connaissance des compositeurs belges que des subventions peuvent être accordées pour favoriser l'exécution d'œuvres lyriques ou symphoniques.

Ces subventions sont destinées à couvrir les frais occasionnés par la réalisation du matériel d'orchestre.

Peuvent être prises en considération les œuvres lyriques dont le texte est entièrement mis en musique et les œuvres symphoniques d'une durée de 20 minutes au moins et qui n'ont pas encore été exécutées.

Les compositeurs sont priés de joindre à leur demande qui doit être adressée avant le 1er mars 1965, au secrétaire du comité de l'art musical, 155, rue de la Loi, à Bruxelles, un exemplaire de la partition de direction, éventuellement un exemplaire du livret et une partition réduite pour le piano.

### Musée Charlier

(St-Josse-Ten-Noode), avenue des Arts, 16. — Ouvert le dimanche de 10 à 13 heures, jusqu'à nouvel ordre.

Des visites guidées peuvent être obtenues sur demande à adresser à l'archiviste-conservateur (tél. 18.53.82); ces visites peuvent avoir lieu même en dehors des heures normales d'ouverture.

### Les vacances d'hiver en U.R.S.S.

Les prix des vacances d'hiver en Union soviétique sont réduits jusqu'à 45 pour cent.

Ces réductions, qui ont coïncidé avec l'ouverture à Moscou, d'un Festival d'hiver soviétique sont destinées à encourager d'importants groupes de touristes à prolonger leur séjour en Union soviétique.

De plus, les touristes pourront monter dans les troïkas et, les plus sportifs, pratiquer la luge dans les parcs de Moscou. Un effort sérieux sera accompli dans le service hôtelier souvent déficient.

Par ailleurs, l'« Intourist » va aménager des tarifs spéciaux pour des cures de repos sur les bords de la mer Noire pour les hommes d'affaires étrangers.

L'Union soviétique a accueilli en 1964, 932.000 touristes.

### Déclassé

Le hêtre croissant dans le jardin de la propriété, sise 13, rue du Presbytère, à Ganshoren, classé comme site, par arrêté royal du 31-10-1949, vient d'être déclassé.

### Musées royaux d'art et d'histoire

(Parc du Cinquantenaire, Bruxelles). Visites guidées (Le samedi à 15 heures). Janvier : 9 M. Balty, attaché « Rome et son Empire »; 16 Mme Marien-Dugardin, cons.-adj. « Les falaises de Delft »; 16 M. Marien, conservateur « Belgique ancienne »; 23 M. Squilbeck, conservateur « Orfèveries ».

Février : 6 M. Durt, collab. libre « Art chinois »; 13 Mme Marien-Dugardin, cons.-adj. « Les porcelaines de pâte tendre et Tournai »; 20 M. Balty, attaché « Apamée de Syrie »; 27 Mlle Van Swieten, collab. libre « Collections mexicaines ».

Mars : 13 M. Asselberghs, collab. libre « Tapisseries »; 20 M. Durt, collab. libre « Art japonais »; 27 M. Muller, cons.-adj. « Dinanderie ».

Cours : janvier 13, 20 et 27 « Comment reconnaître les dentelles », avec projections et visites guidées par Mme M. Risselin.

### Un centre d'accueil pour la jeunesse étrangère à Athènes

Un centre d'accueil pour la jeunesse a été créé à Athènes à l'intention des jeunes étrangers, venant pour la première fois dans la capitale grecque, pour les initier et leur venir en aide pendant les premiers jours de leur séjour.

La création de ce centre, unique dans son genre, est assumée par une nouvelle organisation : Le « Conseil National des Organisations des Jeunes de Grèce » créé dernièrement par l'Organisation du Scoutisme de Grèce, par l'Association des Eclairceuses grecques de la Confrérie Chrétienne des Jeunes et par l'Union Chrétienne des Jeunes Filles.

Des services spéciaux fonctionnent dans ce Centre qui aide et offre leurs services aux jeunes étrangers venant visiter la Grèce.

On examine également l'organisation et le fonctionnement d'un Centre de Vacances des Jeunes à Methymna dans l'île de Mytilène.

## COUTUMES DE L'AN NEUF

31 DECEMBRE : nous arrachons joyeusement le dernier feuillet du calendrier. Pour les enfants, papa et maman succéderont à St-Nicolas et au Père Noël; que de nouveaux jouets, que de cadeaux et de bonbons !

Les adolescents, toujours insouciant, ne voient ici qu'une occasion de s'amuser, de réveiller, et tant pis, si le lendemain on aura mal aux cheveux.

Pour les parents, c'est la perspective de jours meilleurs, les promesses d'avenir.

Quant aux vieillards, sans doute voient-ils avec un peu de mélancolie leurs cheveux un peu plus blancs qu'hier et leur dos un peu plus voûté, mais tous sont heureux de pouvoir une fois encore fêter l'an neuf.

### L'USAGE DES ETRENNES

C'est aussi pour tout le monde la joie... ou l'ennui des étrennes.

Malgré la dureté des temps, la coutume des étrennes est plus vivace que jamais et ne semble pas devoir disparaître de sitôt.

Ceux qui donnent ou reçoivent des étrennes savent-ils que cet usage remonte déjà à une très haute antiquité ? Il a subi cependant quelques modifications. Aujourd'hui ce sont surtout les « grands », les patrons qui offrent des cadeaux aux « humbles », employés, ouvriers, etc..., alors que jadis, c'était l'inverse qui se produisait.

L'usage en revient à Tatiüs, roi des Sabins, et compagnon de Romulus, fondateur de Rome, qui l'a introduit en 750 avant J.-C. Ayant reçu comme un bon augure le présent qu'on lui fit, le jour de l'an, de quelques branchages verts coupés dans un bois dédié à la déesse Strenia ou Strena, c'est-à-dire, la déesse « Forte », ou plutôt « de la Force », il autorisa le peuple à lui offrir chaque année de ces heureux rameaux, comme présage de l'an nouveau et donna à ces présents le nom de « strenae » (étrennes).

Peu à peu l'habitude se transforma : aux feuillages succédèrent des produits plus substantiels, puisque les présents consistaient en figues, dattes et miel, comme pour souhaiter qu'il n'arrivât rien que d'agréable et de doux dans le reste de l'année.

Plus tard, les Romains s'envoyaient particulièrement des monnaies et des médailles d'argent. On y joignit bientôt des vases, des pierreries et les objets les plus précieux, qu'accompagnaient des salutations, des souhaits et prières de bonheur et de félicité pour l'année.

Les empereurs se gardèrent bien de laisser tomber en désuétude un usage aussi productif. Auguste recevait une telle quantité de présents, qu'il avait pris lui-même l'habitude d'acheter des idoles d'or et d'argent pour offrir aux temples.

Si Tibère refusa les étrennes, son successeur Caligula fit savoir par un édit qu'il recevrait les étrennes qui avaient été refusées par son prédécesseur. Cet édit prolongeait même la période des étrennes. Ne dit-on pas que quelques Romains, facétieux sans dou-

te, profitèrent de cette permission impériale pour se débarrasser de leur femme en l'offrant à Caligula. Ce dernier refusa assez irrévérencieusement en prétextant que le cadeau n'avait pas suffisamment de valeur.

L'habitude des étrennes se propagea rapidement de Rome chez tous les peuples soumis.

### LA DATE CHOISIE

Sait-on que le 1er janvier, jour des étrennes, n'a pas toujours été fixé à la date que nous lui assignons ?

Jadis, la plupart des nations la plaçaient aux solstices ou aux équinoxes.

Pendant le Moyen Age, les Chrétiens d'Occident commençaient l'année de diverses manières : le 1er mars, le 1er janvier, le 25 décembre, mais en avançant sur notre calendrier actuel de neuf mois et sept jours.

Dans la plupart des villes d'Etolie et d'Espagne, le commencement de l'année était fixé à Noël.

En France, on commençait l'année le 1er mars, sous les Mérovingiens; le 25 décembre sous les Carolingiens; à Pâques, sous les Capétiens, jusqu'au XVIe siècle. Paris faisait débiter l'année, le Samedi Saint, après la bénédiction du cierge pascal.

En 1564, un édit de Charles IX ordonna qu'à l'avenir le début de l'année serait fixé au 1er janvier. Toutefois cette réforme provoqua une vive opposition et le Parlement de Paris refusa de s'y conformer jusqu'en 1567.

L'Angleterre qui fêtait le début de l'année le 25 mars décida en 1672, lorsque fut adopté le calendrier grégorien, de faire désormais débiter l'année le 1er janvier. Le peuple anglais protesta vivement contre cette décision.

### CURIEUX FOLKLORE

Le folklore du 1er janvier est parfois fort curieux, et chaque pays a adopté des coutumes particulières pour célébrer l'an neuf.

Chez les *Orientaux*, le nouvel an est célébré par des danses symbolisant le renouvellement de la vie sur la terre.

Dans les *temples cambodgiens*, des rites symboliques s'efforcent de concilier les esprits en faveur des hommes. Danseurs et danseuses sacrés miment par leurs contorsions l'offrande de la terre au soleil et évoquent, tour à tour, le cycle des saisons.

En *Chine*, au cours de la première lune de l'an nouveau on dépose de petites assiettes de porcelaine pleines d'offrandes sous les arbres où viennent s'asseoir les Dieux. Aux branches l'on suspend des banderoles et, très souvent, une lanterne pour écarter le dragon qui pourrait venir s'emparer des offrandes.

Au *Japon*, le 31 décembre, il faut, pour que le bonheur soit assuré, que toute dette soit payée; nuit, les banques restent-elles ouvertes jusqu'à mi-

En *Corée*, un souhait incomparable de nouvel an est de s'aborder en disant : « Vous êtes bien vieux ! ».

Au *pays des oasis (Sahara)*, le nouvel an est le moment des enchantements : sorciers et sorcières pratiquent les rites traditionnels avec grand accompagnement de « tam-tam ».

Dans les *montagnes de la Thrace*, les paysans, masqués et travestis, se rendent sur un plateau désert et dansent au son des flûtes. Ils fêtent l'an nouveau en reproduisant tous les actes du labour et de la moisson. A l'aube, ils regagnent tranquillement leurs fermes où ils demeurent soigneusement calfeutrés pendant les mois d'hiver.

Chez les *Coptes*, le jour de l'an est marqué par une curieuse cérémonie. Au lever du soleil, nus jusqu'à la ceinture, élevant vers le ciel, dans leurs mains ouvertes, un peu de terre, ils dansent sur une colline après avoir égorgé une bête sauvage sur une pierre sacrée.

En *Russie*, au douzième coup de minuit, les jeunes filles sortent de la maison; elles demandent au premier passant qu'elles rencontrent son prénom. Ce prénom sera celui de leur futur mari.

Cette fois, pas de concurrence entre Russes et Américains; New York déroge ici à la tradition et ne nous offre rien de bien exceptionnel.

Il est d'usage d'accueillir la nouvelle année, debout, prêt à affronter joyeusement et courageusement l'inconnu. Juste avant minuit, on débouche les bouteilles de champagne et quand les douze coups sonnent, chacun lève une coupe de vin pétillant et porte un toast à l'année nouvelle.

Au *Chili*, le nouvel an est signalé par un coup de canon. A ce moment-là, comme il fait très chaud, les places sont pleines de monde. Si vous réussissez à embrasser, à minuit juste, la personne que vous préférez, vous êtes sûr de votre chance.

En *Argentine*, pour connaître la situation financière que nous réserve l'année nouvelle, on prend trois pommes de terre. On en pèle une entièrement, la deuxième à moitié et on laisse la troisième dans sa peau. On les place toutes trois sous le lit. Lorsque minuit sonne, les yeux fermés, on se précipite et l'on choisit au hasard une des trois pommes de terre. Si l'on saisit celle qui a toute sa peau, on aura beaucoup plus d'argent qu'auparavant. La pomme de terre à moitié pelée signifie une situation stable. Mieux vaut ne pas tomber sur celle entièrement épluchée. Mais un homme prévenu en vaut deux...

Revenons en Europe, où des pays bien connus de nous cependant, nous réservent encore des surprises.

En *France* : à Paris, l'artiste qui, au théâtre, le 1er janvier, embrasse le pompier de service, sur la scène ou entre deux décors, est assuré d'un an de succès.

Voire un marin, bonheur; trois marins, bonheur immense.

En *Bretagne*, filles et garçons s'en vont bras-dessus, bras-dessous, dans les bois, à la recherche du gui. Le gars qui revient le premier avec du gui au village est proclamé « Roi du Gui » et, toute la journée, il a le droit d'embrasser les femmes et les filles qui passent devant sa porte.

En *Angleterre*, entre le premier et le douzième coup de minuit, il faut avoir le temps d'écrire trois vœux sur un morceau de papier de soie, de brûler le papier, de jeter la cendre dans son verre de champagne et de boire le tout. Un des trois vœux sera sûrement exaucé.

Dans le *Yorkshire*, la personne qui rentre la première sous le toit familial est assurée de bonheur et de santé. Aussi garde-t-on la porte ouverte pour

que ce soit le membre de la famille dont la santé est la moins bonne qui franchisse le seuil le premier.

En *Espagne*, pour être heureux, il faut croquer un grain de raisin à chacun des douze coups de minuit.

En *Allemagne*, à minuit, on fait fondre du plomb dans une cuillère, puis on le verse brusquement dans l'eau froide. Suivant la forme qu'il prend, la grand-mère prédit l'avenir, avec imagination, tact et... générosité.

Dans tous les pays du monde, on célèbre de façons diverses mais toujours avec exubérance, au milieu des rires, des chants et des danses, la joie d'entamer une nouvelle étape de la vie.

Une année qui commence, c'est un renouveau d'espoir, c'est déjà un peu d'oubli sur les déconvenues de l'année qui vient de s'écouler. C'est, hélas trop souvent, une année comme les autres, ni meilleure, ni pire !

### QUEL TEMPS FERA-T-IL ?

Et pour ceux qui y croient : voici les prévisions météorologiques !...

Les idées populaires se rattachant au nouvel an, se rapportent surtout aux observations sur le temps.

C'est ainsi que, si la nuit du nouvel an est claire et tranquille, c'est-à-dire sans vent ou pluie, l'année sera bonne. S'il y a du vent, il faut observer d'où il vient... Le vent d'est prédit des maladies de bestiaux; celui d'ouest, la mortalité des rois; le vent du midi annonce des épidémies parmi les hommes, et celui du nord une année féconde. Si le matin le ciel est rouge, il faut s'attendre au mauvais temps.

### DE QUELQUES DICTONS

Enfin, terminons en citant quelques dictons de janvier.

Les dictons ont ceci de particulier qu'ils peuvent s'adapter à toutes les situations. Quand le début de janvier est rude et que

« Janvier est frileux  
Gèlera la merlesse sur ses œufs »,  
on se console en répétant le vieil adage :  
« Quand sec est le mois de Janvier  
Ne doit se plaindre le fermier ».  
« Mieux vaut un voleur dans son grenier  
Que du bon temps dans le mois le premier ».  
Nous prenons donc le froid en patience en songeant :

« Le pain sera bon ! ».  
Mais si la température est douce :  
« Premiers jours de l'an beaux  
Le mois d'août sera chaud »,  
nous nous disons : «

« Tant pis pour la brioche...  
nous aurons de belles vacances ! ».  
Il en est de même dans les pays voisins.

En *Angleterre* :  
« Si l'herbe croît en janvier  
Ce sera tant pis pour toute l'année ».

En *France* :  
« Il vaudrait mieux un loup sur un fumier  
Qu'un homme en chemise en janvier ».

En *Allemagne* :  
« Plus il gèle en janvier  
Plus l'année sera heureuse ».

Quoi qu'il en soit, croyez-y ou n'y croyez pas, mais Brabant Tourisme respectera toujours les traditions et vous présente ses

« MEILLEURS VŒUX POUR L'ANNEE 1965 ».

# CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

## JANVIER

- 1 BRUXELLES : Exposition « Les jeux de la lumière dans la peinture belge », Musée d'Art Moderne, 1, Place Royale. Jusqu'au 10 janvier. Tous les jours sauf le lundi.

BRUXELLES : IV<sup>e</sup> Exposition « La Faune marine », 23, rue du Boulet (Bourse). Samedi, de 14 h 30 à 18 h. Dimanche, de 10 à 12 h et de 14 h 30 à 18 (jusqu'au 31 mars).

BRUXELLES : Musée d'Art moderne (1, Place Royale). Exposition « Le courant réaliste en Belgique, du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours ».

Tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures, jusqu'au 12 janvier.

LOUVAIN : Grandes Fêtes de fin d'année (jusqu'au 7 janvier).

- 6 DANS TOUTES LES REGIONS FLAMANDES DU PAYS : Cortège des « Rois Mages ».

Lorsque la tradition célèbre la fête des Rois, elle confond, dans sa commémoration, et les rois de la crèche qui ont, les premiers, crié « Le Roi boit », lorsqu'ils virent à Bethléem le « divin enfant » au sein de sa mère; et le roi qui, dans le gâteau, a trouvé la fève cachée; et le « Roi boit » des banquets que s'offraient nos ancêtres et dont le tableau de Jordaens reste un précieux documentaire. La fête des Rois était déjà mentionnée dans un calendrier de l'an 488 et le Concile d'Orléans, en 541, en généralisa la célébration. Hélas, l'usage en est presque perdu.

- 28 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St Jean : Peintures et Eaux-fortes (jusqu'au 6 février).

- 31 GAMMERAGES (Galmaarden) : Fête folklorique à l'occasion de la Saint-Paul (cette coutume remonte à l'année 1382).

La manifestation marquant la conversion de saint Paul est très suivie par les amateurs de « Pauwelsbroodjes ».

## FEVRIER

- 1 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Peintures et Eaux-fortes (jusqu'au 6 février).

BRUXELLES : IV<sup>e</sup> Exposition « La Faune marine », 23, rue du Boulet (Bourse). Samedi, de 14 h 30 à 18 h. Dimanche, de 10 à 12 h et de 14 h 30 à 18 heures (jusqu'au 31 mars).

- 2 LOUVAIN : Fête patronale de l'Université. Messe solennelle dans la Collégiale St-Pierre. Cortège.

- 12 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : L'Equipe E (graveurs). Jusqu'au 25 février.

- 27 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Caritas Catholica (jusqu'au 7 mars).

## MARS

- 1 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Caritas Catholica (jusqu'au 7 mars).

BRUXELLES : IV<sup>e</sup> Exposition « La Faune marine », 23, rue du Boulet (Bourse). Samedi, de 14 h 30 à 18 h. Dimanche, de 10 à 12 h et de 14 h 30 à 18 heures (jusqu'au 31 mars).

- 2 LOUVAIN : Carnaval étudiant. Plusieurs pays seront représentés.

- 3 DIEST : Première grande foire aux chevaux et foire commerciale.

- 7 NIVELLES : Cortège carnavalesque et sortie des Géants.

- 12 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Métiers d'Art italiens (jusqu'au 27 mars).

- 21 BRUXELLES (Eglise de la Chapelle) : Pèlerinage à St-Christophe. Bénédiction des véhicules (spécialement des autocars).

- 28 AARSCHOT : Cortège carnavalesque.  
HAL : Cortège carnavalesque.  
WAVRE : Cortège carnavalesque.

## AVRIL

- 1 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Métiers d'Art féminins (jusqu'au 9 avril).

- 11 ANDERLECHT : Concours du « Bœuf Gras ».

HOEGAARDEN : Procession des « Douze Apôtres » (à 8 h 30).

SCHAERBEEK : Grand cortège carnavalesque.

- 12 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : La figurine (jusqu'au 2 mai).